U d'/ of Ottawa
39003001861789

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/taineschererlabo00bout

Taine, Scherer

Laboulaye

A LA MÊME LIBRAIRIE

Du même Auteur :

Essai d'une Psychologie politique du Peuple anglais au XIXe siècle. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . **4 fr.**

Le Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre. Un volume in-18 jésus, broché. . . . **3 fr. 50**

Études de Droit constitutionnel. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . **3 fr. 50**

Le Parthénon et le Génie grec (*Philosophie de l'architecture en Grèce*). Un volume in-18 jésus, broché. . . . . **3 fr. 50**

Le Baccalauréat et l'Enseignement secondaire. Une brochure in-16 (*Questions du Temps présent*). . . . . **1 fr.**

Le Recrutement des Administrateurs coloniaux. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . **1 fr. 50**

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1065-1900.

Émile BOUTMY

MEMBRE DE L'INSTITUT

Taine, Scherer Laboulaye

PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5
1901

Tous droits réservés.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
uOttawa
Ottaviensis

CT
1012
.B64
1901

PRÉFACE

J'ai reproduit ici les trois seuls articles nécrologiques que j'aie jamais écrits; ils étaient devenus presque introuvables. J'ai cru devoir les laisser tels qu'ils étaient, encore tout palpitants d'une émotion que le temps finit par adoucir, tout baignés des larmes d'une amitié fidèle. A cause de cela j'ai dû renoncer à les compléter et à les amender. La vie douloureuse qui les anime n'aurait pu se communiquer aux parties ajoutées; ces parties auraient fait l'effet de morceaux corrects et froids dans un ensemble qui doit surtout son prix au

sentiment presque immodéré qui l'inspira.

J'ai pourtant introduit dans l'article sur Laboulaye un passage relatif à son *Histoire de la Constitution américaine*, que j'avais écarté autrefois comme contenant un jugement trop sévère et n'étant pas dans le ton d'un article *post mortem*. J'ai pu rendre moi-même cette justice à l'article sur Taine que toutes les restrictions y ont été marquées sans faire tort à l'admiration profonde que m'inspirait cet homme extraordinaire. Au travail sur Scherer est annexée une note où j'essaie de justifier ce que je pensais, ce que je pense encore des dernières années et de la fin de cet intrépide lutteur. M. de Pressensé avait émis l'opinion que Scherer, converti à la doctrine du relatif,

n'aurait pu la supporter s'il ne s'était pas trompé lui-même; il avait pu se donner les apparences d'une sorte de détachement qui avait fini par occuper tous les dehors de son âme, mais l'agitation et le trouble étaient au fond; il s'y dérobait en vain... Propos de croyant qui ne peut se figurer une conscience sortie de ses voies religieuses sans la concevoir mal à l'aise, en lutte avec elle-même, se travaillant inutilement pour établir l'empire de doctrines sans espérance et sans consolation. L'âme humaine a plus de ressources et de variété que cela, et Scherer en est un exemple. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans un petit appendice faisant suite à l'article que je lui ai consacré.

Décembre 1900.

TAINE, SCHERER
LABOULAYE

HIPPOLYTE TAINE

Une grande intelligence et un grand cœur viennent de s'éteindre; une haute conscience de penseur et d'écrivain a cessé d'être en action et en exemple.

Après le déchirement d'une si cruelle perte, comment se défendre d'être un peu lâche? On voudrait ne pas quitter l'abri du silence, s'enfermer en soi et laisser remonter lentement du passé de chers souvenirs. On craint, en les rappelant trop vite, en les rapprochant pour les exposer au jour, de trop concentrer des

émotions qui font mal. Et, en même temps, on s'en veut d'avance de la platitude inévitable de toute nécrologie, de la banalité de l'éloge, du froid de la notice et du jugement. Cela ressemble si peu à ce qu'on éprouve; c'est si loin de la noble image qu'on voudrait faire revivre! On sent l'infirmité du langage humain : on est sûr de trop peu et de mal dire, de ne pas trouver les mots pour le juste et complet témoignage qu'on aspire à rendre.

Il faut pourtant se vaincre et parler. Je jette ici, sous une forme improvisée, quelques idées que j'aurais voulu mûrir davantage. Je ne puis plus ni mieux en ce moment, pressé de m'acquitter, non envers une grande mémoire qui n'a pas besoin de moi, mais envers la jeunesse à qui ces *Annales*[1] sont destinées. La piété à l'égard des illustres morts est une des forces morales qu'il importe le plus de cultiver dans les générations qui ont

1. Ce morceau a été publié daus les *Annales* de l'École libre des sciences politiques.

encore à se faire une idée de la patrie et du monde, de la science et de la vie.

Le devoir ici est d'autant plus particulier et plus étroit que Taine a été un des fondateurs de cette École, le plus ancien confident de la pensée d'où elle est sortie. Après la guerre et la défaite, c'est dans la douleur et l'humiliation profondément françaises de ce noble esprit que nous avons d'abord trouvé intérêt, accueil et encouragement pour la chimère qui nous hantait. Il ne se contenta pas d'approuver : il voulut agir. C'est chez lui que se tinrent les premières réunions où le rêve prit corps, où les adhésions décisives qui devaient en entraîner d'autres furent acquises à l'œuvre de relèvement que nous méditions. La fondation accomplie, Taine devint un des administrateurs de l'École et le resta jusqu'à sa mort. A aucun moment, pendant cette longue période de vingt et un ans, son appui ne nous fit défaut. Dans nos séances, il ne se prononçait pas volontiers;

il interrogeait, demandait des explications; il nous obligeait par là à nous mieux rendre compte de nos fins et de nos moyens. Ses questions, posées avec suite et méthode, faisaient peu à peu la lumière et valaient des conseils. Ses conseils, quand il lui arrivait d'en donner, portaient sur les vues maîtresses qui sont le point de départ de l'action : l'action une fois engagée, il ne s'appliquait qu'à soutenir l'homme chargé de l'exécution, à lui donner confiance; il évitait de le troubler par des objections de détail. Jamais esprit nourri de contemplations n'eut un sentiment plus vif des nécessités d'une œuvre pratique. Jusqu'à la fin, sa présence a été pour nous un réconfort, ses avis une lumière, l'accord où nous nous sentions avec lui notre sécurité.

I

Taine se survit par une œuvre considérable, qui ne le représente pas tout entier. Il la

dépassait par sa curiosité universelle, par nombre de compétences très solides qu'il ne jugeait pas assez bien assises pour en faire directement usage. Que d'espaces il avait sondés ou au moins reconnus autour de ceux qu'il a mis en culture! De là venait ce reflux incessant d'idées et de termes de comparaison, cette richesse dans les suggestions et les hypothèses, cette largeur dans les vues d'ensemble qui forment le caractère commun de tous ses écrits. A se borner aux livres publiés, quelle œuvre que celle où figurent ensemble presque toutes les grandes époques, depuis l'antiquité jusqu'à la période contemporaine, presque tous les pays dirigeants depuis la Grèce et Rome jusqu'à la France, l'Italie, l'Angleterre, les Pays-Bas; presque tous les genres, philosophie, politique, histoire, critique littéraire, critique d'art, notes de voyage, etc.!

Une philosophie pénètre cette œuvre et en fait l'unité. C'est la loi de l'esprit humain de changer périodiquement les points d'appui de

ses constructions spéculatives. Toute philosophie, en tant que plan, est donc éphémère. Elle ne dure qu'aussi longtemps qu'elle sert, et la période où elle est de service est limitée. Un système a atteint sa plus haute valeur, d'abord quand il est à un moment donné le meilleur moyen d'ordonner l'ensemble des notions acquises, puis quand il fournit un bon cadre de recherches, une méthode efficace de découvertes. Sa carrière est close, quand ces mérites faiblissent. Il se survit alors par des éléments détachés, dont plusieurs entrent dans l'acquis définitif de l'esprit humain et sont parfois d'un prix immense. A ce titre, la philosophie de Taine a rencontré une rare fortune. La machine à penser et à raisonner qu'il avait construite est celle dont deux générations de suite se sont servies; pendant quarante ans, toutes les idées dominantes ont porté la même marque d'origine, la sienne. La troisième génération commence à tenter d'autres voies. Mais que de concep-

tions capitales elle emporte encore avec elle qui lui viennent du grand initiateur, sans qu'elle se doute qu'elle les lui doit! Ces conceptions sont entrées dans le patrimoine commun; l'étiquette s'en est détachée en quelque sorte. Le premier triomphe du penseur, c'est l'anonymat de ses idées; sa gloire, pour être durable, doit d'abord se voiler. Dans un demi-siècle, quand on aura assez avancé pour embrasser, en se retournant, une profonde perspective, la critique remontera du regard jusqu'au sommet d'où la source a jailli. La grandeur et le prestige, qui ne sont jamais que prêtés pour un temps à une doctrine déterminée, ceindront de nouveau la figure de l'homme et lui feront une place mémorable dans l'histoire du progrès de la pensée humaine.

II

Il faut définir d'un peu plus près cette philosophie. Taine était par goût un psychologue; il était par nature d'esprit un logicien. Tout se ramène là. Psychologue, le spectacle de l'âme humaine l'a toujours attiré, captivé, entraîné; il l'a aimée, cette âme, avec passion; il en a montré avec âpreté les bassesses, les misères et les souillures; il l'a glorifiée dans ses sublimités et dénoncée dans ses défaillances. Il l'a analysée avec une curiosité sans cesse renaissante. Il l'a cherchée partout et à travers tout, et ne s'est au fond intéressé qu'à elle. La philosophie, la politique, la religion, l'histoire, la littérature n'ont été pour Taine que des études auxiliaires destinées à éclairer ou à contre-éprouver sa psychologie. Son *Histoire de la littérature anglaise* est moins ce qu'indique son titre qu'une analyse de l'âme et de l'es-

prit anglais à travers les siècles. C'est dans l'Introduction de ce livre qu'il a exposé sa nouvelle conception de l'histoire. Les jeunes gens de ce temps-là, aujourd'hui des vieillards, se rappellent la profonde émotion causée par ces pages mémorables. Il sembla que la critique littéraire, jusque-là livrée à la fantaisie, s'appropriait les procédés, s'élevait à la dignité d'une science exacte. L'avènement de la nouvelle méthode fut salué avec transport. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire une critique étendue: il suffira d'en indiquer brièvement le principe et l'esprit.

Il y a cinq ou six ordres de faits ou d'idées qui sont les cadres naturels et demeurent ensuite les témoins de toute civilisation digne de mémoire. Ce sont : la langue et la grammaire, les dogmes religieux et le culte, la littérature et les beaux-arts, la philosophie et les sciences, l'organisation sociale et les institutions politiques. Les aptitudes et les tendances les plus générales de la sensibilité

et de l'imagination, de l'intelligence et de la raison, de la conscience et de la volonté mettent leur empreinte sur ces puissants organismes; elles en déterminent presque souverainement le caractère. De là vient qu'ils diffèrent suivant la race, le milieu où elle a vécu, les antécédents de son histoire; de là vient aussi que, pour le même peuple et à la même époque, ils se présentent comme les parties d'un même tout, comme les modes d'une même cause vivante et indivisible; en sorte que chacun d'eux trouve dans tous les autres des images pour ainsi dire transposées de lui-même, avec des points de correspondance qui font de ces images le plus précieux des commentaires, la plus lumineuse des contre-épreuves. C'est, au fond, la même activité spirituelle qui les a façonnés, la même âme collective qui s'y est exprimée et veut s'y reconnaître. On voit aisément que le psychologue est seul capable de saisir le secret le plus reculé de leur for-

mation, de pénétrer jusqu'au siège profond de leur unité, et que toute étude portant sur un de ces grands ensembles est, au moins dans la mesure où ils sont objet de science, une dépendance et comme un des chapitres d'une psychologie historique et sociale.

Cette méthode avait assurément plus d'un défaut (quelle méthode en est exempte?). Elle appelait certaines réserves, que j'avais formulées dès 1866. Je crois que le profond penseur n'avait pas assez exactement défini l'idée qu'il se faisait d'un de ses trois grands facteurs : la race. Plusieurs de ses disciples ont pu la concevoir comme un élément antéhistorique qui, l'histoire une fois commencée, continue d'exister sans subir de changements, et auquel le cours de la vie nationale n'ajoute plus rien. Ils n'ont pas vu qu'en arrêtant, en refoulant ainsi la race dans les limites d'un passé lointain, on l'isolait de certains phénomènes postérieurs qui ont un caractère et des conséquences ethniques très déterminés.

La Réforme, par exemple, n'a-t-elle pas créé en Angleterre une nouvelle race d'hommes, capables d'aborder la vie et d'affronter la mort avec des sentiments inconnus à leurs devanciers? La révolution industrielle du XVIIIe siècle, en faisant disparaître les 160 000 familles de *yeomen*, alors le septième de la population totale, et en groupant autour d'un arbre de couche, dans des lieux jusque-là inhabités, des millions d'ouvriers bien vite transformés par leur genre de vie, n'a-t-elle pas rompu en moins de cinquante ans l'équilibre démographique, social et moral de la nation? Ces deux grands événements n'ont-ils pas renouvelé le peuple anglais au même titre qu'une invasion saxonne ou danoise, et le mot *race* n'est-il pas le seul qui puisse couvrir d'aussi amples métamorphoses humaines?

Taine avait deux autres théories capitales : il croyait dans chaque individu à une qualité maîtresse; il était d'avis que la raison et la vertu sont, non le fruit ordinaire et prévu

de la nature humaine, mais le produit exceptionnel d'une heureuse et rare rencontre. Ces deux théories prêtaient à de fortes objections. L'idée que presque toutes les particularités notables qu'on rencontre dans un esprit et dans un caractère dérivent d'une qualité première, qui est comme la cause unique de ces multiples effets, n'est pas vraie d'une manière générale : je veux dire qu'elle peut être approximativement vraie d'un homme et ne pas l'être d'un autre. Elle ne s'applique pas, notamment, à toute une catégorie d'individus supérieurs, ceux dont la supériorité consiste dans un équilibre admirable et presque divin des facultés humaines. On aurait peine, par exemple, à expliquer par là Raphaël, — et l'on sait combien le jugement de Taine sur ce grand artiste est faux et insuffisant. Même pour un Shakespeare, génie extrême qui semble avoir fourni le modèle de la qualité maîtresse, un brutal besoin d'unité ne risque-t-il pas d'effacer

maintes différences délicates, par exemple la distinction des époques, l'opposition du poète gracieux qui a écrit *Vénus et Adonis* et les *Sugar'd Sonnets*, et du tragique consommé, nourri de Montaigne et de Plutarque?

Enfin, peut-être Taine a-t-il trop réduit l'empire de la raison et du bon sens, que les hommes du XVIIIe siècle avaient conçu trop grand. Il s'est peut-être trop complu dans l'idée que toute volonté humaine tend au dérèglement, pis encore, à la perversion, et à une perversion énorme, contenue à grand peine par les compressions sociales; ce qui l'amenait d'abord à établir une distinction aussi artificielle que celle du XVIIIe siècle, quoique toute différente, entre l'homme naturel et l'homme social, le premier féroce et intempérant comme un grand singe, le second gardé contre lui-même par toutes les constructions d'une raison extérieure; ce qui, d'autre part, aurait dû le conduire, en bonne

logique, aux conclusions politiques de Hobbes, qu'il a toujours nettement repoussées. Qu'on se représente l'humanité comme une collection de malades et de maniaques, et tout l'appareil des lois comme des menottes ou des camisoles de force plus ou moins apparentes, c'est un tableau qui, à de certaines époques, n'a pas manqué de vraisemblance et qui peut toujours, si l'on n'y prend garde, redevenir réel ; mais il n'est pas moins constant qu'il y a en nous une tendance, de jour en jour plus efficace, à profiter de l'expérience, à reconnaître et à fortifier l'hégémonie de la raison, à enraciner enfin dans notre nature le culte de ce qui est juste, beau et bon. Je ne conteste pas, d'ailleurs, que la société, c'est-à-dire en dernière analyse l'individu, ne s'emploie instinctivement à créer des forces externes à l'appui des forces internes qui maintiennent l'équilibre en lui-même et dans les autres.

On a élevé depuis bien d'autres objections,

plus extérieures peut-être et moins profondes. A côté de la *coutume*, où se décèle le fond permanent de l'homme, on a fait une part à la *mode*, mobile expression de sa fantaisie. On a réclamé en faveur de la spontanéité méconnue; on a fait une place aux actes d'initiative, qui ont leur racine dans la nature de l'individu et qui ne doivent rien aux causes extérieures et collectives. On a entendu que les grands hommes soient non seulement des effets et des expressions concentrés de ce qui les entoure, mais surtout des causes et des premiers moteurs de ce qui les suit. En dernier lieu, on a essayé d'affranchir les cinq ou six provinces que Taine avait inféodées à sa science de prédilection : on a voulu que les littératures, par exemple, aient leur évolution distincte, indépendamment de la société qui les inspire, et que les genres littéraires se résolvent et se fondent l'un dans l'autre suivant des lois propres; de même pour les systèmes de phi-

losophie, les formes de gouvernement, les styles d'art. Taine n'a jamais contesté aucune de ces allégations. La vérité est qu'ainsi entendue, l'étude de la littérature, de l'histoire, de la politique, de l'art, le laissait à peu près indifférent. Isolés les uns des autres et tous séparés de l'âme historique qui en fait l'unité, ces grands départements de la pensée et de l'action lui semblaient appauvris et rétrécis. Il ne s'y intéressait pas ou n'y goûtait qu'un plaisir de curieux, du moment qu'on lui fermait la haute perspective qui les lui faisait voir d'ensemble et embrasser comme un tout vivant.

Taine psychologue a été qualifié de matérialiste. Dans une œuvre immense, on trouve toujours des phrases qu'on peut découper, citer à l'appui d'une affirmation quelconque, qui tomberait misérablement si quelqu'un faisait reparaître le contexte. Taine était convaincu que l'homme plonge par le bas dans la nature bestiale ; qu'il en sort plus ou

moins comme une statue de sa gangue de marbre brut, mais qu'il n'en est pas, qu'il n'en sera jamais entièrement dégagé. Il a exprimé cette idée avec des mots d'une rudesse loyalement voulue, il l'a rendue sensible par des comparaisons parfois un peu offensives, que provoquait sans doute la pruderie irritante d'un certain spiritualisme. Il a pu ainsi prêter à l'équivoque. Mais il ne faut pas s'y tromper. Oui, certes, il ne voyait pas la plante humaine autrement que le pied dans le sol, toute vie lui venant par ses racines, les eaux du ciel même prenant cette voie pour la nourrir. Après tout, c'est la seule manière dont on ait vu jamais une plante croître et s'épanouir. Mais quel homme a mieux connu, a regardé avec plus d'intérêt, a respiré plus délicieusement les fleurs spirituelles qui perlent sur cette tige? Quel plaisir il goûtait à voir les sucs grossiers, les sels épais puisés dans la terre, monter en s'épurant, se transformer en

essences subtiles, verdir dans la feuille, se concentrer en couleurs et en parfums dans les corolles odorantes! Tout ce qu'il y a de plus éclatant, tout ce qu'il y a de plus délicat dans la frondaison et la floraison de l'âme humaine a-t-il jamais été observé avec une volupté spirituelle plus intense? Qui ne se rappelle l'adorable article sur la princesse de Clèves? Mais la preuve la plus concluante, c'est à coup sûr l'accent dont il a parlé de la religion, du protestantisme d'abord, dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, puis de l'Église catholique, dans l'étude magistrale de 1891. Un matérialiste pur n'aurait pas trouvé ces mots et ce ton. Nous ne ferons certes pas de Taine un spiritualiste : sa loyauté s'en fût défendue ; d'autre part, nous n'hésiterons pas à dire qu'il n'a jamais existé un idéaliste plus déterminé, nullement mystique sans doute, sensualiste déclaré par ses points de départ, mais, si l'on en juge par le cours habituel de ses pensées, les prédilec-

tions de sa curiosité, les objets de son admiration et de son culte intérieur, aussi éloigné qu'on peut l'être des caractères et des tendances que nous avons coutume d'attribuer au matérialisme.

III

Taine a été aussi un logicien. Il a été un logicien à outrance. Il n'a épargné aucune des entités métaphysiques régnantes, substance, causes, forces, personne spirituelle. Il a commencé par en faire table rase. La plupart des intelligences ne peuvent se passer de ces dessous consistants, il les leur faut pour servir de supports aux attributs, de points d'attache pour les rapports entre les choses. L'esprit de Taine n'en éprouvait à aucun degré le besoin. Ayant purgé de ces chimères sa conception de l'univers, il n'y laissait subsister que des phénomènes, des

événements, et, entre ces événements, des relations de dépendance où il voyait la seule matière de toute science positive. Il se mouvait à l'aise dans ce qui paraîtrait à d'autres un monde de fantômes. C'est à cela qu'il ramenait la métaphysique. Car on l'a traité à tort de positiviste. Taine n'a jamais renoncé à la recherche des premiers principes, à une explication scientifique de l'Univers. Jusque dans ses dernières semaines, il agitait dans son esprit une hypothèse mécanique sur la constitution de la matière et la nature des corps. Au début et de tout temps, il a rêvé de résoudre le jeu complexe des lois en la simplicité de propositions de moins en moins nombreuses et de s'acheminer ainsi vers l'axiome unique et premier, moteur et clef du monde. Il avait donc une métaphysique. Mais elle n'était pour lui qu'un prolongement de la physique et de la logique; elle se réduisait à des dépendances entre les mouvements et à des identités de plus en plus

étendues entre les idées. Pareillement, dans l'homme, la terrible analyse qui avait fait évanouir le moi substantiel ne laissait à la place qu'un écoulement de phénomènes plus ou moins rapides ou retardés. Là aussi, Taine n'estimait solide et scientifique que la connaissance des rapports. Sa psychologie, purifiée d'êtres de raison, affectait les formes, employait les procédés d'une physique et d'une logique.

La dialectique était une des vocations intellectuelles de Taine; la capacité de logicien, une de ses facultés maîtresses. Il aimait d'amour la *preuve*. Il y excellait; il s'y délectait. D'abord et à l'origine, il pratiquait surtout la méthode déductive, celle du mathématicien et du géomètre; il rapprochait et enchaînait des abstractions. Plus tard, il se voua avec prédilection et exclusion à la méthode expérimentale; il dressait des tables de présence et de carence; il dégageait des inductions et des inférences... C'était tou-

jours *la preuve*. En psychologie, en histoire, personne n'a poussé plus loin l'art de trier les faits, d'en distinguer la qualité, d'en fixer la signification, puis de les classer et de les répartir, de les relier après les avoir divisés, de les graduer, de les aligner en séries ou de les distribuer en larges ensembles. Tout cela, c'est la préparation et comme l'appareil de la démonstration. Quant à la démonstration elle-même, elle est toujours d'une précision absolue dans le vocabulaire, d'une lucidité extrême dans les propositions, d'une concaténation invincible dans le raisonnement. Pas une maille faible ou manquante dans cette étoffe d'une texture impeccable. Les livres de Taine n'auraient pas la valeur de fond qui les rend immortels, qu'ils devraient subsister comme des exemplaires de la dialectique parfaite. *Scribitur ad probandum* pourrait être l'épigraphe de toute son œuvre.

Sans doute, un appareil aux formes si

arrêtées, aux angles si nets ne se prête pas à ce qu'il peut y avoir parfois d'indécis, d'indéfini et *à compléter* dans les choses humaines. L'*être* lui obéit; le *devenir* lui échappe en partie. Souvent, l'appareil n'aura pas de prise sur une réalité fuyante; d'autres fois, il la saisira trop violemment, et c'est de force qu'elle entrera dans son moule. Taine était le premier à reconnaître que sa méthode ne s'applique pas impunément à tout. Le péril, qu'il voyait clairement, était que la complexité naturelle en sortît trop simplifiée, que les évolutions n'eussent pas leur pleine carrière, que les matières en dissolution donnassent trop vite leur précipité et leur cristal. Il a lui-même décrit magistralement, en parlant de Sainte-Beuve, une autre méthode plus souple, plus discursive, mais dont il serait vain d'attendre des éléments pour les larges constructions spéculatives que la première rend possibles : chacune a ses mérites dont elle paie la rançon.

Ce que la méthode de Taine lui a donné et nous donne par lui, c'est, sur toutes les parties qui forment des masses dans le tableau de l'histoire et de la science, un établissement, une possession, une maîtrise que rien ne pourra ébranler et, sur tous les alentours, des perspectives étonnamment profondes.

Ce logicien abondait en vues générales. Des vues générales sont le point de départ et la fin de toutes ses spéculations. Mais, par une évolution caractéristique, la langue idéologique lui était devenue de plus en plus suspecte ; elle lui faisait l'effet d'une langue algébrique, moins la précision de l'algèbre. En psychologie, en histoire, en politique, une suite un peu longue de propositions abstraites lui causait une sorte de malaise, comme si on l'eût tenu trop longtemps en l'air et loin du sol ferme. Il avait un besoin impatient de les retraduire en langage concret, d'accompagner chaque idée d'une sensation, de l'éclairer par une de ces comparaisons lumi-

neuses, admirablement tenues jusqu'au bout et rigoureusement parallèles, dont il avait le secret, de la confirmer par une file serrée de petits faits où il mettait de la couleur et de la vie. Il croyait n'être pas sûr d'être compris ou de se bien entendre lui-même tant qu'il n'avait pas saisi les sens, et intéressé l'imagination en même temps que l'intelligence.

De là ce style qui n'est qu'à lui. Sous une riche diversité, sous une décoration changeante, la structure en est invariable et rigide. Le lecteur en reçoit une impression singulière : il a comme l'hallucination de voir monter autour de lui les murs d'une prison dialectique. D'abord une suite de blocs réguliers exactement alignés : c'est le théorème sous forme abstraite par lequel s'ouvre l'alinéa. Sur cette première assise, l'auteur entasse une épaisseur énorme de petits matériaux nuancés qu'il noie, mélange, relie, comprime dans un moule puissant avec un mortier indestructible : ce sont les petits faits

particuliers et sensibles. A cette masse hétérogène, il donne la consistance, la densité, la solidité d'un mur romain. A la crête, une autre ligne de superbes blocs équarris reproduit le bandeau d'en bas, masque définitivement l'horizon : c'est le théorème qui reparaît en conclusion, revêtu des magnificences d'une image qui a parfois l'ampleur d'une allégorie. La clôture logique monte ainsi sur les quatre côtés, massive, compacte, d'avance séculaire, sans une ouverture sur le dehors, sans une fissure dans l'appareil présageant une ruine partielle ou une déhiscence. Le lecteur contemple; un moment encore, il sait qu'il sera enfermé pour jamais; mais il est comme fasciné par ce travail fait largement et d'une main si sûre; il en veut voir la fin; il en ressent la fatigue, qui n'atteint pas le robuste architecte; il demeure là immobile, déjà captif, et quand la dernière issue est close, il s'oublie encore à admirer tant d'art et de magie.

IV

Taine n'était pas seulement un raisonneur puissant. Il avait la vision d'un peintre et l'imagination d'un poète. Si ce don et cette vocation ne lui ont pas été comptés au même degré que les autres, c'est que l'artiste qu'il était s'astreignait à ne travailler que sur la commande du psychologue et dans les cadres fournis par le logicien. Un paysage exquis comme celui de la Champagne, qui ouvre l'*Essai sur La Fontaine*, un tableau puissant comme celui de la Hollande, en tête de la *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas,* ne sont pas là de leur droit d'œuvres d'art réussies. L'écrivain ne se les permet que parce qu'ils servent à prouver quelque chose, à expliquer le caractère d'un individu ou d'un peuple. A y bien regarder, néanmoins, on distingue un courant d'images qui circule, abondant et caché, sous la bande unie et

serrée de la démonstration. L'image affleure çà et là, se trahit dans un mot abstrait par un reste de couleur, dans la phrase par une métaphore étroitement condensée; elle se déploie à la fin de l'argument en une comparaison plus ample qui le traduit pour les sens. La poésie est là comme une nappe souterraine prête à sourdre par toutes les fissures. Ce n'est que par exception que la source s'étale un peu largement, mais alors avec quelle splendeur sombre, quel bleu intense d'eau profonde! Je ne connais aucun poème plus émouvant que les premières pages de l'article sur sainte Odile. C'est orphique et homérique, épique et lyrique. Par instants, on croit entendre un écho du Centaure de Maurice de Guérin. Mais non, le Centaure n'est qu'à une génération de distance de l'homme : Taine remonte plus loin et plus haut; il recule jusqu'à l'âge minéral, il se fait contemporain de la jeunesse du granit et du porphyre. Ce n'est pas l'hymne à

Demeter ; c'est plutôt l'hymne à Cybèle. Le poète célèbre les deux luminaires du monde ; il chante la naissance des monts, des fleuves et enfin des arbres. Il sent descendre en lui la paix de ces créatures éternellement impassibles ou patientes. Il les reconnaît pour ses pères et ses frères. « Ici, dit-il, l'âme rentre aisément dans sa patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse des grandes formes, dans le peuple des êtres qui ne pensent pas. » Aucun morceau ne mériterait mieux le beau nom d'Élévation sur les mystères, les grands et les réels, non pas les artificiels et les puérils ; aucun ne témoigne d'une âme plus naturellement et plus profondément ouverte sur l'au-delà.

A l'égard des œuvres où l'homme occupe la scène, la poétique de Taine contenait une antinomie singulière. Il ne faudrait pas moins qu'une étude approfondie de ses notes de travail pendant la période de sa formation intellectuelle pour discerner lequel des deux

termes opposés est primitif ou acquis, don de nature ou produit de l'éducation. Nul n'a plus terriblement dénoncé l'insuffisance psychologique de l'esprit classique; nul n'était plus profondément pénétré de ce qu'il y a dans cet esprit de sain, d'élevé et de solide. De l'être humain, corps et âme, Taine voulait tout connaître, il entendait que tout fût représenté, parce qu'il estimait que tout s'y tient et s'y soutient. Circonstances physiques, morales, sociales, historiques, lumière qui baigne l'œil, atmosphère plus ou moins humide ou sèche, température moyenne et climat, longueur du circulus qui va de la sensation à l'action, intensité du besoin de mouvement, du besoin de réparation et de nourriture, fertilité du sol, degré de sécurité du corps social, facilité précoce ou tardive des communications, etc., mille causes concourent à déterminer le tour d'imagination, la façon de raisonner et de sentir, l'idée qu'on se fait du bonheur et du souverain bien. Ce

sont autant de traits nécessaires, dont aucun ne peut être omis sans que la conception de l'être humain s'appauvrisse et s'obscurcisse. Taine ne croyait pas connaître un individu ou une société s'il n'avait pu se figurer l'homme au lit ou à table, au jeu ou au combat, à son rang dans une cérémonie ou au repos dans sa maison. Il constituait ainsi par pièces l'image totale et vivante que le génie créateur du poète jette comme un bloc hors du moule qu'il a brisé.

Par une telle conception de l'homme, il rompait décidément avec notre XVIIe siècle. Une poésie où l'homme s'analyse et se *démonte* en quelque sorte, où il détache ses passions pour les faire voir et les remet en place comme les ressorts d'une horloge, devait, quelle que fût la perfection de la forme, lui paraître un peu artificielle. Elle ne lui offrait d'ailleurs qu'un seul type, un type convenu, toujours le même; elle ne le promenait pas parmi ces cent figures qui

nous font voir dans l'œuvre de Shakespeare toute une humanité et y rassemblent dix siècles. Taine ne s'écartait pas moins en un sens de notre XVIIIe siècle. Le penseur qui a fait de la sensation une hallucination par chance véridique, de la raison humaine une rencontre heureuse, un « acquis » laborieux et toujours menacé, une sorte d'oasis cernée de tous côtés par les insolations d'un désert torride, ne pouvait accepter la poétique d'une époque qui croyait que l'homme est naturellement bon et sensé et qu'il a la raison et la vertu à la portée de la main. A deux titres donc il était l'opposé d'un classique. Mais qui ne sait, d'autre part, combien il était hostile à l'impressionnisme, au décadentisme, à toutes les esthétiques qui négligent de connaître et dédaignent de pénétrer le fonds général, permanent et solide de l'homme et de la nature, qui se complaisent et se glorifient dans le contingent, le fugitif et l'individuel? Tout le livre sur l'*Idéal dans l'Art*,

tout l'admirable article sur Édouard Bertin sont la profession de foi d'un conservateur déterminé, le manifeste d'un classique intransigeant.

Le style de Taine porte la trace de la même riche et féconde contradiction. L'écrivain a le goût des traits drus, redoublés, multipliés; il aime les tons vigoureux, les reliefs rapprochés; il dédaigne les teintes neutres, les intervalles vides, les repos fréquemment ménagés. Le résultat est quelque chose de plein, dense, soutenu, qui fait bloc. D'autre part, chacun de ces traits est étonnamment précis et distinct, chacun est à sa place dans la gradation; tout l'ensemble est *construit*; rien n'en est laissé au hasard; tout y est réglé, composé, ordonné avec une rigueur extraordinaire. Le génie de Taine m'a souvent fait penser à sa forêt natale, à une forêt immense et foisonnante, qu'un ingénieur aurait enclose, aménagée en coupes réglées, où il aurait tracé au cordeau tout un réseau

de larges voies de circulation. Pénétrez un peu avant dans le taillis, vous retrouverez la végétation de la forêt primitive; la futaie est magnifique, la verdure abondante, les branches s'entrelacent; il y a des sous-bois profonds, des fuites devant le regard. Mais cette exubérance de vie est exactement cantonnée et renfermée dans des massifs réguliers. Entre ces massifs, témoins de l'originelle fécondité du sol, les routes s'allongent libres, la perspective est dégagée, le pied sûr, la direction infaillible. Taine avait une imagination germanique administrée et exploitée par une raison latine.

V

Dans la science politique, qu'il a abordée tard, il a rassemblé et maîtrisé plus de faits peut-être, et de plus variés, que dans tout le reste de son œuvre. La partie positive et

d'information des *Origines de la France contemporaine* est en ce genre une sorte d'encyclopédie. Il faudra toujours s'y reporter, fût-ce même pour en tirer d'autres conclusions. Le volume sur l'Ancien régime est peut-être l'œuvre de psychologie historique la plus profonde, l'une des œuvres littéraires les plus amples et les plus grandioses que notre siècle ait produites. Les deux derniers chapitres publiés, l'Église et l'École, sont égaux à tout ce que Taine a écrit de plus pénétrant. On ne les lit pas sans une émotion presque tragique. Quel amour de la liberté de l'esprit, quel intérêt passionné pour les grands essors de l'âme respirent dans ces pages! Quelle logique impitoyable y chemine, enchaînant à chaque pas de terribles conséquences! — On a trouvé des longueurs dans les volumes intermédiaires; le récit des désordres et des crimes s'y répète avec quelque monotonie. Taine avait sans doute ses raisons. Il croyait voir l'intelli-

gence historique prisonnière et inerte dans l'obscurantisme d'un préjugé dévot à l'égard de la Révolution française; il estimait que ce n'était pas trop du contact aigu de tous ces petits faits, défilant à l'infini et se formant ensuite en masses profondes, pour réveiller l'esprit public, troubler sa foi, inquiéter son parti pris, l'enhardir à poser de nouveau la question, l'obliger à changer son siège. Ajoutez que si un vent de colère fait parfois trembler la voix du narrateur, c'est toujours l'émotion du patriote et de l'honnête homme, jamais celle du partisan ou du sectaire; si ses conclusions sont très tranchées en un sens, elles ne jettent pas l'ombre d'une ombre sur la probité du penseur et le scrupule du savant. C'est pourquoi aucun livre plus que cette grande œuvre sincère et passionnée n'aura contribué à faire sortir la Révolution française de la phase religieuse et oratoire, où l'esprit de parti s'efforçait de l'attarder, et à la faire

entrer dans la période positive et documentaire, où les contradicteurs de Taine seront forcés de le suivre.

Que retiendra l'avenir des appréciations et des conclusions de l'auteur? Je crois que toutes ses inductions sur les causes et les caractères profonds, sur la portée morale des événements seront conservées en substance, et qu'il y aura lieu de les compléter plutôt que de les modifier. La pénétrante analyse de l'esprit classique, par exemple, la psychologie du Jacobin, les jugements sur le principe, la génération et les effets de la terrible œuvre napoléonienne, ont conquis dans l'histoire une place qui ne leur sera pas retirée. C'est une contribution *définitive* à la science. Il faudra seulement compliquer un peu plus le jeu des forces que Taine n'a eu le loisir ou le goût de le faire, s'étant donné pour tâche de dégager deux ou trois moteurs principaux ; il faudra faire intervenir et s'entrecroiser plus de causes secondaires, maté-

rielles, occasionnelles : traditions de l'ancien régime, fortune de la guerre, embarras d'argent, nécessités politiques urgentes, et surtout vues pratiques d'hommes d'État, rendues méconnaissables par le jargon idéologique dont on se croyait obligé de les envelopper; ces hommes sont souvent les derniers qu'il faille croire sur les mobiles qui les ont déterminés. — Les théories politiques de Taine, par exemple le remarquable exposé du rôle dévolu à l'État, sont présentées parfois sous une forme absolue qui lui a fait encourir le reproche de raisonner, lui aussi, en *classique*, et d'élaborer des règles pour un État abstrait qui n'existe pas. Mais Taine, *je le sais*, n'entendait nullement récuser l'historien ni faire la loi au politique. Il voulait simplement indiquer au second l'alignement qu'on ne devrait jamais franchir sans de fortes et valables raisons, la direction qu'il faut toujours tendre à regagner, autant, bien entendu, que le poids du

passé et les nécessités du présent souffrent qu'on s'en rapproche. — Quant aux jugements sur les acteurs du drame, ils demanderont sans doute quelque atténuation, s'adouciront d'un peu de fatalisme. A aucune époque, en effet, la domination de l'*Inconscient* ne s'est exercée plus puissamment à travers les hommes, par des actes auxquels ils ne semblaient pas préparés, par des motifs dont leurs déclarations ne rendent pas compte.

En somme, cette œuvre capitale aura marqué, pour l'histoire contemporaine et la science politique, une halte et un nouveau départ. Taine a d'ailleurs peu joui de son commerce avec les coryphées de la Révolution. Dans le récit de la période de destruction, il a eu mainte occasion d'exercer son mépris de tout ce qui est vide, superficiel, violent, déclamatoire. Dans l'histoire de la période de reconstruction, il a apporté le dégoût de ce qui est médiocre, plat, pure-

ment formel, privé de l'esprit qui vivifie, sans horizon dans le temps et l'espace. Il faut bien avoir un parti pris; c'était là le sien. Il acceptait et même réclamait un État très fort et très armé en matière de police; au delà, il ne lui souffrait qu'un champ d'activité très restreint et revendiquait tout le reste pour l'individu. Il voulait l'homme debout, fier, entreprenant, intéressé à beaucoup de choses, capable de se ressaisir et de rebondir après un échec. Il abhorrait cette puissance anonyme qui prend peu à peu au citoyen toute œuvre des mains, le déshabitue de la responsabilité et du risque, le supplée dans ses devoirs, se charge de pratiquer en son nom et à ses frais les vertus dont elle le dispense, le désintéresse de tout et vide pour ainsi dire son âme. Une nation formée de ces éléments neutres et desséchés lui faisait l'effet d'un corps dont les cellules dégonflées se sont aplaties et mortifiées. La perfection de structure des

grands organes vitaux ne tient pas lieu de la vie, qui ne circule plus à travers ces tissus obstrués. Taine ne désespérait pas de l'y faire pénétrer de nouveau dans notre pays; mais la tâche était ardue; l'aridité, pensait-il, avait gagné bien avant. Dans ses jours d'optimisme, il voyait la France faisant effort pour se régénérer, se donnant, à cette fin, une loi libérale sur les associations, une faculté plus large de disposer de ses biens au moment de la mort, retrouvant ainsi l'occasion et le goût de ces fondations puissantes, respectées, autonomes par lesquelles l'homme dépasse l'horizon de sa courte vie et les limites de son infirmité individuelle. Il attendait beaucoup de ces groupes volontaires qui font, à côté de l'État, un bien dont les membres se rendent mieux compte et où chacun a conscience de prendre une part plus personnelle. Noble rêve, où nous nous laissions entraîner avec lui, et que la génération qui nous suit voudra recueillir. A un dessai-

sissement étendu de l'État, nous ne faisions qu'une réserve. Dans notre société nivelée et pulvérisée, l'État est actuellement la seule expression de la patrie, le seul symbole visible d'une communauté historique glorieuse. Si l'on entreprend de diminuer cette grande figure, ce doit être sans raideur théorique, avec beaucoup de ménagements et de précautions, et en lui laissant toujours de quoi soutenir un haut personnage. Autrement, le patriotisme perdrait le dernier et seul centre de conscience par où il se saisit et se reconnaît.

VI

Faut-il enfin parler de l'homme? J'y ai plus de scrupule qu'un autre, étant du petit nombre de ceux auxquels il avait permis de le bien connaître. L'amitié a sa pudeur, mais elle se défend mal du désir de faire aimer ce

qu'elle aime. Au reste, les sentiments mêmes de Taine suffiraient pour la détourner d'en trop dire. Curieux de tous les petits faits intimes par où l'âme se trahit mieux que par des actes accomplis au grand jour, il condamnait sans réserve les indiscrétions de légèreté ou d'ostentation qui alimentent ce genre de documents. Certes, cette nature forte et simple, cette intelligence supérieure étaient exemptes de toute vaine susceptibilité. Mais il avait, sur le secret dû à la vie privée, des délicatesses de fond presque infinies, qui étaient comme autant de points vulnérables, et ces délicatesses se tournaient en sévérités décidées lorsqu'on les offensait d'une certaine manière. Taine reconnaissait au public les droits les plus étendus sur les œuvres que l'auteur lui-même livre à la discussion en les imprimant; il ne s'étonnait d'aucune critique, il n'était troublé que par la mauvaise foi. Pour le reste, il vivait retranché derrière un mur percé d'une seule

porte étroite, par où ne passaient que quelques amis sûrs. Ce seuil franchi, on trouvait une âme d'une qualité rare : une vie toute unie, une simplicité de goûts absolue, un amour de l'ombre et du silence, un bonheur fait de tendresse pour les siens, de quelques affections viriles et d'un labeur incessant; une candeur presque juvénile, à côté de l'esprit le plus averti et le plus sagace, le plus nourri d'observations et d'expériences morales; une humilité qui commençait toujours par se récuser; une foi touchante, et sans doute excessive, dans la supériorité de l'homme spécial, du praticien; une sincérité parfaite envers soi-même, l'impatience de l'éloge, l'empressement à rechercher les objections qui pouvaient l'aider à voir plus clair et à dire plus juste. Lui-même se croyait tenu de dire toute la vérité à ses amis sur leurs ouvrages ou leurs actes; il leur faisait le crédit de penser qu'ils sauraient l'entendre virilement. Personne

n'a eu plus d'art pour l'exprimer en conscience et sans blesser; personne n'a usé plus à propos et plus bravement de cette franchise et n'a mieux servi par là ceux qu'il en honorait. Pour les indifférents et les médiocres, surtout quand il s'agissait d'œuvres d'imagination, il se permettait une courtoisie légère et uniforme qui ne trompait que les sots. Il s'attachait à un point unique qu'il pouvait louer sincèrement, et n'en sortait point : c'était assez dire. Il avait d'ailleurs une indulgence et une bonne grâce de toutes les heures. Il n'était sévère que pour trois choses. L'indiscrétion, je viens de le dire, lui était odieuse; il avait un profond mépris pour les gens qui se servent de grands mots sans substance et de grandes phrases sans idées; enfin, s'il plaisantait volontiers, il ne pouvait souffrir rien qui ressemblât à l'immodestie des pensées et du langage.

Bien qu'il ne méconnût pas les grands dons

et les grandes joies qui formaient son lot en ce monde, sa conception de la vie était plutôt sombre. Il a pu lui échapper de dire qu'il était un homme naturellement triste, qui avait cherché un alibi dans la lumière des hautes spéculations pour se dérober au noir de ses pensées de fond. La vérité est qu'il avait été entraîné, poussé, porté vers son œuvre par des facultés puissantes de savant et d'écrivain, par une singulière passion d'apprendre, d'embrasser, d'étreindre, d'expliquer, de persuader, de bien dire, qui impliquent après tout un certain optimisme. En tout cas, le pessimisme n'a jamais atteint la vaillance de ce sain et robuste esprit. Sans doute, la tristesse montait parfois à la surface, mais il savait au besoin la maîtriser et la gouverner. Rien n'était plus touchant que la manière dont il l'atténuait et la parait pour parler aux jeunes gens. Il leur indiquait, par exemple, une étude à entreprendre, leur expliquait la méthode à suivre, leur faisait

l'énumération et la critique des sources, leur montrait la place du sujet dans la science progressive. Il s'échauffait devant cette perspective et les renvoyait animés au travail, pleins d'un bel entrain auquel — n'ayant voulu que le donner à d'autres — il finissait par se prendre lui-même. Ce *triste* était le plus encourageant des conseillers. Pour son usage à lui, il avait une sagesse moitié stoïcienne, moitié chrétienne. Au stoïcien, il prenait une haute conception de la loi universelle, l'acceptation de l'inévitable; il lui laissait l'orgueil. Du chrétien, il s'appropriait l'humilité, la simplicité, le dévouement. Du fonds humain général, et de sa propre nature, il tirait la bonté, la droiture, la sincérité et l'honneur.

Après un tel départ, le monde semble vide et morne à ceux qui ont eu le privilège d'une communauté de vie ou d'un commerce d'idées avec un tel homme. Mais c'est à lui qu'il faut penser. Il faut se redire que s'il est

mort trop tôt pour les siens et pour ses amis, s'il nous laisse à tous l'âme déchirée, il n'a pas quitté cette terre sans avoir accompli sa destinée de grand esprit. Sa renommée n'avait plus d'accroissement à attendre; il avait fourni plus que sa tâche d'homme. Son dernier ouvrage touchait à sa fin, et cette brusque interruption ne fera qu'y ajouter le charme de ce je ne sais quoi d'inachevé, d'ouvert sur l'incertain et l'infini, qui est le vrai couronnement de beauté des choses humaines. Il était las; il aspirait au repos; il a été doux envers la mort : elle lui a donné le silence et la paix.

Avril 1893.

EDMOND SCHERER

Ce livre [1] est le récit du plus poignant des drames : un drame tout spirituel, où la chair et le sang n'ont point de part, où les seuls personnages sont une âme affamée de vie, un esprit affamé de clarté, une conscience affamée de sincérité. Tout se passe au plus profond de l'être. M. Gréard ne s'attendait peut-être pas à de si tragiques rencontres. Je crois savoir qu'il entendait écrire un article, non un livre. Il connaissait de Scherer le critique, l'émule et le successeur de Sainte-Beuve. Il s'est enquis de l'homme pour mieux comprendre l'écrivain. Mis en face de l'homme,

1. *Edmond Scherer*, par O. Gréard.

il a suivi en remontant tout le long chemin qui a mené Scherer de la foi la plus étroite au scepticisme le plus large. Il a été retenu à contempler ces combats ignorés, cette retraite meurtrière à travers les défilés ; il s'est penché sur des blessures profondes ; il a touché de nobles cicatrices. De là est sortie cette histoire vraie, ce poème vécu, plus pathétique que toute œuvre inventée, sorte de tragédie de l'âme, qui fait penser à *Œdipe roi* par la marche monotone et terrible de l'esprit à la recherche de l'énigme qui tue. Là aussi les messagers de deuil se succèdent, les témoignages tombent irréparables, chaque pas que l'action fait en avant résonne comme une chute ; le dénouement seul n'est pas le même, car la fin apporte la paix avec plus de lumière à ces yeux lassés de reflets et de mirages. Oui, c'est bien la tragédie de l'âme moderne, et l'intérêt n'en est pas renfermé dans les limites d'une nation. Si Scherer n'avait que par circonstance et d'emprunt la foi étroite

et courte de l'Anglais, qui croit afin d'être plus apte à agir, c'était du fond de sa nature que sortaient la curiosité savante de l'Allemand, habile à émousser les antinomies dans une molle synthèse, la lucidité analytique et tranchante du Français. Et ces contrastes se retrouvent dans le récit fidèle de son biographe, comme pour rendre le symbole plus large et la signification du drame plus profondément humaine.

Tout le monde connaît M. Gréard pour un psychologue sagace, pour un moraliste curieux de tout ce qui touche à la vie de l'esprit et de la conscience. Je ne m'étonne donc pas de l'attrait qu'a exercé sur lui cette longue crise religieuse, par l'absolue sincérité, la constante élévation des vues et des mobiles, et par la pureté en quelque sorte abstraite de cette évolution spirituelle, à travers des états de conscience qui vont se fondant l'un dans l'autre, sans qu'aucune considération contingente, vulgaire ou intéressée

en trouble la suite et le libre déploiement. Il lui est arrivé la même surprise qu'à l'historien de Port-Royal. Son sujet s'est emparé de lui plus qu'il ne s'y attendait. Scherer l'a entraîné dans ses voies, et il s'y est oublié avec lui, comme Sainte-Beuve avec Saint-Cyran. Il s'est fait théologien protestant pour le mieux comprendre. Scherer avait l'habitude de s'observer et d'écrire au jour le jour ce qu'il croyait voir au dedans de lui-même; c'était pour lui un exercice spirituel, un procédé d'édification, en même temps qu'un moyen de se suivre en quelque sorte pas à pas dans le progrès de sa conception des choses et de sa vie. Quelle fortune pour un psychologue! Et notez que rien ne ressemble moins à l'analyse énervante d'un Amiel; c'est un γνῶθι σεαυτόν viril, dont la pratique laissait chaque fois Scherer plus au clair avec lui-même, plus décidé, plus sûr de sa route. M. Gréard a été mis en possession de ces témoignages intimes; il a pu mesurer toutes

les phases, noter tous les moments de la transformation intérieure. Il l'a fait avec curiosité, émotion et, à la fin, avec une sorte d'amour. Si bien qu'après cette auscultation prolongée d'un cœur palpitant et inégal, l'auteur, obligé d'en finir, s'est retrouvé avec un moindre goût peut-être pour la période plus unie où Scherer apaisé ne veut plus être qu'un critique, un lettré, qui fait œuvre d'esprit et de jugement littéraires. Cette partie, selon l'attente du lecteur français, aurait dû être la plus considérable, l'autre n'étant qu'une préparation et une introduction. M. Gréard n'y a pas dépensé moins de finesse et de pénétration que dans la première; mais on sent qu'il ne s'y est pas complu et oublié, et on dirait par moments que c'est un épilogue qu'il ajoute par conscience à un livre terminé.

Scherer était né à Paris en 1815. Par son père, il se rattachait à la Suisse allemande; par sa mère, il avait du sang anglais et du sang hollandais dans les veines. Ce mélange

peut expliquer en partie la variété et en quelque sorte la contrariété de ses aptitudes. Il fut lent à sentir sa vocation intellectuelle. Au collège, il ne travaillait guère; il n'avait pas de goût à ce qu'on lui enseignait. Ses études lui laissaient si peu de fruit qu'on ne vit pas d'inconvénient à les interrompre et à l'envoyer en Angleterre; il avait seize ans (1831). Là, sa curiosité intellectuelle s'éveille; la force de vouloir qui lui manquait naît brusquement et, avec elle, le besoin d'une règle de vie. C'était le moment où, en Angleterre comme en France, par le grand mouvement qui s'est appelé le *réveil*, le calvinisme sec de la génération précédente faisait place à une conception plus large, à des formes plus onctueuses, à une piété sentimentale. Dans un tel milieu, la conscience morale naissante devait puiser une force capable d'entraîner l'intelligence dans les voies mystiques. Ce fut le sort de Scherer. Il eut sa conversion, qu'il put croire sou-

daine, et qu'il datait (25 décembre 1832).

« La foi, disait Vinet, est un désir, la foi est un hommage, la foi est une promesse, la foi est presque un amour. Croire, c'est regarder; c'est un regard attentif, sérieux et prolongé, un regard plus simple que celui de l'observation, un regard qui regarde, et rien de plus : regard naïf, regard d'enfant, regard où toute l'âme se porte, regard de l'âme et non de l'esprit, regard qui ne prétend pas décomposer son objet, mais le recevoir tout entier dans l'âme par les yeux. »

Voilà, très exactement, la façon de croire de Scherer à cette époque. Il l'exprimait avec relief un peu plus tard dans un de ses livres d'extraits, à propos de la *Critique de la raison pure*. Il savait gré à Kant « d'avoir circonscrit le domaine où la spéculation peut connaître, savoir, prononcer sur les objets qui ne sont pas ceux d'une expérience sensible, d'avoir irrévocablement placé hors de toutes les atteintes du raisonnement la question du libre

arbitre, de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu.

« Dès lors, si je trouve en moi une source d'assentiment pour ces vérités de conscience, je m'y abandonnerai et je rirai des vains arguments de la spéculation qui, là-dessus, ne peut rien m'apprendre. Je craindrai même de *savoir* quelque chose de mes devoirs, de Dieu, de mon âme, convaincu que, s'ils étaient les objets de mon savoir, ils seraient eux-mêmes des illusions, des phénomènes purement humains, des produits de ma manière de voir et de concevoir. Je ne *saurai* donc rien d'eux et, sur ce qui les regarde, j'aurai raison de fuir la science. Mais si, par toute autre voie, je me trouve forcé à les reconnaître, j'appellerai dès lors ma conviction *croyance* et non *savoir*. »

A l'époque où Scherer faisait ainsi de la conscience religieuse un monde à part qu'il fermait dédaigneusement à l'intelligence critique, il n'avait pas vingt ans ; il était à Paris,

et avait commencé son droit. Il obtint d'interrompre cette étude, qu'il ne goûtait point, et d'entrer à la Faculté de théologie de Strasbourg, sous M. Reuss. On peut s'étonner que, l'influence d'un esprit éminemment ouvert et libre, le commerce de la science allemande, les travaux d'exégèse, où très vite Scherer excella, ne l'aient pas fait sortir plus tôt de ses positions étroites. Il s'y affermit. C'est qu'il n'en était alors qu'à la période d'initiation aux belles méthodes critiques et aux savantes hypothèses de l'Allemagne. Il les suivait isolément dans tous les sens, ralliant çà et là des groupes de faits, mais sans retour encore ni concentration périlleuse de cette multitude exigeante et prompte à la révolte autour des points essentiels de la foi. C'étaient des recrues qu'il renvoyait au centre, par étapes, comptant les retrouver plus tard et les passer en revue ; lui-même poursuivait sa tournée. Il ne voyait par instants dans toute cette science germanique

« qu'un grand gâchis, de grands marais troubles, qu'il préférait pourtant aux deux verres d'eau claire que le génie français lance en l'air avec une certaine force ». Scherer ne se bornait pas d'ailleurs aux études bibliques. Il refaisait ses études classiques manquées, et se donnait cette large culture libérale qu'on a toujours pu sentir comme une assise plus étendue sous les études étroites et spéciales auxquelles il devait consacrer dix-huit années. Mais cette révélation de l'antiquité ne gênait pas davantage son orthodoxie. Le jeune esprit avait assez à faire de rayonner, de se répandre; rien de ce qu'il acquérait ainsi ne se retournait contre sa foi demeurée intacte au centre. Non seulement il était chrétien fervent, mais il tenait alors fermement pour la théorie théopneustique de Gaussen, pour l'inspiration plénière des Saintes Écritures, s'étendant aux lettres et aux virgules du texte.

Son discours de consécration (11 avril 1840)

nous révèle l'état de son esprit et de sa conscience. Il tient, dit-il, ses ancres de salut : « la croyance à la corruption désespérée de l'homme, la croyance à la justification par la foi ».

« Arrière donc, s'écrie-t-il, les imaginations de la sagesse humaine, arrière ces théories mortes ou menteuses qui rêvent une vertu sans rapport avec Dieu et une religion sans foi au Crucifié! Loin de moi toute science, toute poésie, toute spéculation qui s'éloigne de la parole divine! Je veux être petit enfant. Je veux amener toutes mes pensées captives sous l'autorité de la Bible et de la Croix; je veux être de ceux dont on a dit : Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru! Je veux être, s'il le faut, en scandale et en folie aux sages de la terre; je ne veux connaître que Christ, et Christ crucifié. » Que si le découragement le tente, il sait où il trouvera un surcroît de force : « Ce que je n'ai pas, je puis le demander. Tout le

reste peut me manquer; mais la prière ne saurait jamais me manquer. Par elle je puis tout; avec elle je possède tout; en elle je trouve tout, car je trouve le Christ lui-même... C'est dans ce sentiment, ô mon Dieu! que je viens me consacrer au service de ton Église, résolu à te crier sans cesse : Aie pitié de moi, aie pitié de moi! »

C'est un des nombreux paradoxes de la vie de Scherer qu'une âme portant le poids de cette tragique conception de la destinée humaine pût rester infiniment sensible aux beautés de la nature, en jouir avec un enivrement presque païen, et supporter, prolonger même la vie de dilettantisme studieux qu'il s'était faite, au lieu d'être entraîné à se plonger dans l'action, seul moyen d'apaisement pour des consciences ainsi possédées. M. Gréard cite des pages charmantes sur l'existence que Scherer, incertain de sa voie terrestre, menait alors en Alsace. Quels transports quand le printemps commence!

« Le délicieux renouveau! écrit-il. Je ne sais s'il est un oiseau sur la branche, un cœur d'homme sous le ciel qui en jouisse autant que moi. C'est pour moi une intensité de sensation, de bonheur que de voir le firmament bien bleu au-dessus de ma tête. J'en jouis, comme on jouit de toute passion, avec jalousie. J'hésite entre la course dans la montagne ou la méditation dans la forêt. Je prends un livre, puis je le pose, parce qu'il me distrait de ma jouissance. Enfin je crois avoir trouvé le bon moyen. Je m'étends sur le gazon, les yeux vers le ciel, le bourdonnement de l'abeille autour de moi, les mille bruits de la création dans le lointain, et, par tous les pores, j'aspire la vie incommunicable, ineffable. »

Il y a là des accents comparables à ceux de François de Sales. M'excusera-t-on de détacher encore une page exquise? Dans un village près de Strasbourg, Scherer avait découvert un endroit favori, et combiné le

chemin pour s'y rendre. « En quelques pas il était à la porte de la ville. Puis venaient les allées étroites et les feuillages épais du Mail. Au delà, la grande route. Après l'avoir suivie quelque temps, il entrait dans un sentier qui n'aboutissait à aucun rendez-vous de promeneur. D'un côté, un ruisselet bordé de broussailles; de l'autre, la haie vive d'une propriété voisine; au-dessus de la haie, de grands platanes. Une fois là, il ralentissait le pas : il était chez lui. Bientôt il arrivait à un pont rustique jeté sur un bras du ruisseau qui peu à peu s'était élargi comme un étang. La rive basse et verdoyante se confondait presque avec l'eau qui la reflétait. En face, un château moderne se mirant sur cette surface limpide. Aux alentours, quelques chaumières enfumées. A l'horizon, la grande chaîne de montagnes bleuâtre, vague, immense : un trait de l'infini dans un cadre borné. Sauf ce fond, rien de saillant, une manière de paysage hollandais. Point d'acci-

dents de terrain, de profonds lointains, de mystères. Mais, quand le grand soleil brillait, il se faisait comme une ravissante harmonie du ciel, de l'eau et de la prairie. Et puis, c'était la solitude, le silence ; tout au plus un batelier qui remplissait son esquif du gravier de la rivière, ou une paysanne qui retournait à son village, la tête chargée d'une pyramide de paniers. Il s'asseyait sur la rampe du pont, regardant si l'aspect de la montagne promettait un beau lendemain, et aussi ravi de sa petite scène champêtre qu'un touriste en face des sommets des Alpes les plus renommés. »

Ceci tuera cela : cette sensibilité ouverte sur le dehors, cette facilité à jouir finiront par avoir raison du pessimisme chrétien ; le naturalisme envahira et bouleversera le monde imaginaire de la foi. Mais les temps ne sont pas encore venus. Sollicité par ses amis inquiets, Scherer s'essaie enfin à la prédication. En 1842, nous le retrouvons

dans une petite ville d'Allemagne. Une lettre familière montre le jeune homme tel que nous aurions pu le deviner d'après le Scherer des derniers temps; nous reconnaissons ces longs silences, cet abord froid, qui sont tout ce que les indifférents ont connu de lui, et aussi cette grâce exquise, ce don d'enchantement dont il gardait la douceur pour ses amis. « Ma mère, dit l'auteur de la lettre, était éblouie comme par une vision; le charme extérieur est beaucoup pour elle. » C'était après un service où Scherer avait prêché. Le prédicateur réussit cette fois; mais j'imagine que la chaire, s'il avait essayé d'y prendre pied, ne l'aurait pas gardé longtemps. On a remarqué avec raison que son goût pour une extrême précision et son horreur du lieu commun auraient très vite produit l'inquiétude de conscience et la satiété. L'horreur du lieu commun, cela impliquait même plus que l'impossibilité d'être un sermonnaire, car cela procédait du

besoin d'avancer toujours, de nuancer, de différencier indéfiniment la vérité, afin de la sentir en soi à tout instant naissante, vivante et personnelle. Cette répugnance de lettré couvait les germes vivaces d'un scepticisme encore non pressenti.

Scherer lui-même, à coup sûr, n'en soupçonnait rien lorsqu'il accepta une chaire à l'Oratoire de Genève, sorte de séminaire où se formaient, sous une discipline aussi orthodoxe que le nouveau professeur pouvait le souhaiter, des missionnaires et des pasteurs pour les églises dissidentes de France, de Suisse et de Belgique. Quelque autre que lui, qui aurait bien connu sa haute conscience et ses dons de dialecticien, aurait pu pressentir que le devoir d'enseigner, en l'obligeant à rapprocher, à mettre en ligne et en mouvement toutes ces découvertes de la science critique allemande qu'il n'avait fait jusque-là que reconnaître, aboutirait à les former en colonne d'assaut irrésistible contre

les positions étroites de son christianisme d'alors. Le jeune et fervent théologien se donna tout entier à son sacerdoce professoral. Il y apportait une ardeur et un scrupule scientifiques qui n'avaient d'égales que la vivacité de sa foi et la solidité de son orthodoxie. Et pourtant, dès 1848, à l'époque où chacun pouvait le croire encore fermement attaché à la théorie théopneustique de Gaussen, cette base de ses croyances s'était ébranlée. Lui-même voyait la fissure, à peine perceptible encore. Il en éprouvait dans le fond de son cœur une terrible angoisse. Était-ce une tentation dont il était hanté, une illusion qui se dissiperait? Était-ce un appel de la vérité et, dans ce cas, comment n'y pas répondre? Des jours et des jours se passèrent, pendant lesquels il agitait les termes de cette alternative, s'interrogeant avec anxiété, priant avec ferveur. Quelques pages qu'il écrivait alors pour lui-même, et qu'il avait intitulées : « Les visites de Jésus-Christ »,

nous ont conservé l'écho vibrant de ces émotions, les plus déchirantes que puisse éprouver une âme sincère. S'inspirant d'un verset de l'Apocalypse de saint Jean (III, 20), il croit avoir entendu le Seigneur frapper à la porte et lui dire : « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai et je dînerai avec lui, et lui avec moi. » Et il répond : « Est-il vrai, ô mon Seigneur! tu étais à la porte et je ne le savais pas; tu frappais et je ne t'ai point ouvert. Peut-être quelque étude absorbait-elle ma pensée; peut-être était-ce le bruit de la rue qui m'empêchait de t'entendre. Entre, ô mon hôte! C'est pour demeurer que tu es venu, n'est-ce pas? Mets ta main sur mon front et me bénis. Dirige ma pensée de ton regard; tiens-toi là, à ma droite, afin que je sois soutenu. Quelle joie! Déjà ta présence a illuminé toute ma cellule. Elle était si sombre! J'étais si seul! Désormais mes yeux ne pourront se lever de mon livre sans se reposer sur toi. Alors même que

je ne te verrai point, je sentirai que tu es près. Quand je serai fatigué, j'appuierai ma tête sur ton épaule. Quand mon cœur palpitera, inquiet ou éperdu, je me jetterai sur le tien. Quand j'aurai besoin de conseil, je m'assoirai à tes pieds. J'avais bien conscience qu'il me manquait quelque chose. J'aurais dû comprendre ce qu'il me fallait. Ne me l'avais-tu pas dit? N'avais-tu pas demeuré déjà une fois en moi? C'était il y a trois ans. Tu restas trois jours. Et ma vie fut transformée, mes doutes se dissipèrent, mes luttes furent oubliées, mes ténèbres devinrent lumière. L'amour débordait de mon cœur, la mort ne m'inspirait plus d'inquiétude, le martyre m'eût paru facile. Ma première pensée au réveil, ma dernière en me couchant étaient pour toi. Et point d'effort dans ces pensées, car tu étais là. Penser à toi, c'était te voir. Reviens à moi, ô mon Seigneur! »

Cependant, le trouble persiste et s'aggrave.

A l'imploration mystique succède une supplication plus humaine et plus pressante (15 août) : « O mon Dieu! donne-moi d'être vrai. » Et il analyse avec sévérité, avec inquiétude, tous les motifs qui empêchent la vérité de sortir de ses lèvres : amour-propre, esprit de parti, faiblesse d'un cœur partagé. « Je porte ton nom, ô mon Seigneur. Mes occupations se rapportent à toi. Je me range auprès de toi avec ceux qui t'aiment. C'est à toi que j'appartiens, à ton Église, à ton service. Et pourtant... Ah! mensonge, mensonge!... La vérité, c'est l'unité dans la vie, et je ne suis rien moins qu'un. Sincérité, unité, harmonie, paix, autant de termes corrélatifs... O mon Dieu! Donne-moi d'être vrai, vrai surtout quant à toi, vrai dans ton service; car c'est là la vérité primitive, celle dont toutes les autres découlent. » L'apaisement ne s'est pas fait encore. Il redouble ses instances (10 octobre), il les rassemble dans un dernier cri d'angoisse, préoccupé non plus

seulement de lui-même, mais de ceux qui s'éclairent à sa parole : « Donne-moi la vérité, ô mon Dieu, afin que je sois tout lumière, sans aucun mélange d'ombre et de faux. Donne-moi la sincérité, afin que cette vérité que je connais, je la laisse se manifester sans aucun voile de réticence. Que mon cœur soit au dedans de moi comme est le cœur de l'enfant qui vient d'être sevré! »

Un cri plus pathétique s'est-il jamais élevé vers le ciel qui se ferme?

Scherer continua néanmoins d'enseigner comme par le passé, tandis que secrètement la fissure s'élargissait et devenait une brèche. Un replâtrage tout extérieur aurait fait honte à cette âme d'une sincérité absolue. En décembre 1849, il consomma la séparation; il prit congé de ses auditeurs et leur annonça qu'il ouvrirait prochainement un cours libre sur l'*autorité en matière de foi.*

L'excommunication ne se fit pas attendre; des amis, parmi les plus chers, s'écartèrent

de celui qui se disait encore chrétien. Il en souffrit cruellement; il ne faiblit pas. Il resta fidèle à son devoir envers la vérité. D'ailleurs, il trouvait une consolation et une force dans la pensée que Vinet, s'il eût vécu, aurait été un de ses apologistes. Ai-je besoin de refaire l'esquisse de cette grande figure protestante, et de déterminer la nuance exacte du christianisme de Vinet, christianisme avant tout intérieur et individualiste, où le dogme, au lieu de s'imposer du dehors, trouvait sa plus haute justification et son meilleur titre dans son accord avec les besoins religieux de l'âme? N'était-ce pas précisément ce qu'affirmait Scherer, lorsqu'il rompit avec l'orthodoxie théopneustique? Pour avoir écarté l'inspiration textuelle, il croyait encore n'avoir rien abandonné d'essentiel : « J'ose dire que je n'ai perdu le Nouveau Testament que pour le retrouver... Vous me demandez ce qui reste après que le dogme de l'inspiration a été retranché? Il reste Jésus-Christ. Ce qui reste

de l'Écriture? L'histoire de Jésus-Christ. Ce qui reste à la foi? La personne de Jésus-Christ. Jésus-Christ est le commencement et la fin, le centre et le tout. »

Scherer fut en proie pendant toute cette période à une sorte d'exaltation sainte où se mêlaient l'onction du chrétien convaincu et l'âpreté du logicien contredit, de l'honnête homme calomnié, tous trois assurés de ne pas errer en s'attachant à la vérité telle que Dieu la leur faisait voir. Il jouissait de respirer librement; il professait, écrivait sans relâche, pensant en quelque sorte tout haut, attiré vers la lumière, aiguillonné par la polémique, et — sans prendre le temps de s'en apercevoir — avançant sur la pente à chaque réponse qu'il faisait à ses anciens amis, devenus ses adversaires. « Mes sentiments actuels ne sont pas à l'état actuel de doutes pénibles, écrivait-il, mais de convictions joyeuses. » Il ne rêvait alors rien moins qu'une croisade de la foi restaurée par

un christianisme intérieur. Mais les juges perspicaces ne s'y trompaient pas, et prévoyaient l'écroulement prochain de toutes ces croyances qu'il croyait avoir sauvées en les épurant. « Cher enfant, lui écrivait Adolphe Monod en avril 1851, je suis effrayé de la voie que je crois voir s'ouvrir devant vous. Traditions de l'Église, Écritures, autorité de Jésus-Christ, autorité de Dieu, doctrines sûres et arrêtées, foi, tout me paraît engagé et devoir s'en aller tôt ou tard... Vous m'avez dit une fois : Si j'ai dépassé la limite, — ce dont vous sembliez admettre la possibilité, — je ne demande pas mieux que d'être éclairé. Mais comment l'être, en vous hâtant de donner vos idées au monde et, par conséquent, de les formuler, de les forcer peut-être? »

Adolphe Monod avait plus raison encore qu'il ne pouvait l'imaginer. Un fragment de la main de Scherer, de la même date que la lettre, nous décrit la révolution qui se produit

dans un esprit lorsqu'il cesse de croire à l'absolu, « lorsqu'il découvre qu'il n'y a point d'erreur qui n'ait un mélange de vérité, point de vérité qui ne soit partielle, étroite, incomplète, entachée d'erreur ». Tout est relatif : la terrible sonorité de cet axiome avait rempli l'esprit de Scherer, neuf ans avant qu'il en tirât ouvertement et doctoralement les conséquences. La notion du relatif est le dissolvant suprême. Quels basaltes pourraient y résister? Après l'inspiration littérale, la notion chrétienne du péché tombe à son tour, entraînant la rédemption et la conception classique du libre arbitre, puis le surnaturel, d'abord laissé à l'écart, puis la nécessité d'un Dieu créateur. Dès 1855, dans des notes mises au jour pour la première fois à l'occasion de sa biographie, Scherer écrivait : « La vérité n'est pas sur la terre, la vérité *se fait* ». En 1861, c'est publiquement qu'il retire son allégeance à l'absolu. Qui ne se rappelle le magistral article sur Hegel, qui fut son début dans la

littérature parisienne, et la phrase décisive : « Nous ne connaissons plus la religion, mais des religions ; la morale, mais des mœurs ; les principes, mais des faits ». Dans son ardeur à écarter toute conception finie et arrêtée qui l'aurait empêché de voir la merveilleuse toile sans fin se tisser et se colorer sous ses yeux, Scherer était dupe, ce me semble, d'une illusion. Il n'entendait pas détruire la vérité. Mais la reporter, comme il faisait, à l'infini, hors de nos prises, au delà même de notre champ visuel, ne laisser à l'homme que le vain honneur d'y travailler sans la connaître, presque sans la pressentir, puisqu'il n'en saisit que des parcelles, puisqu'il ne l'aperçoit que sous des formes transitoires, caduques d'âge en âge et partant trompeuses, n'était-ce pas en supprimer l'intérêt et le prix pour l'âme humaine? N'était-ce pas ôter son aliment, et même sa raison d'être, à cet « amour de la vérité » qui demeurait seul sur tant de ruines et par lequel il se justifiait de les avoir faites?

N'y avait-il pas quelque paralogisme à dire que « le but ne saurait être ailleurs que dans l'effort » — comme si l'effort sans but valait jamais la peine qu'on s'y livrât — et que « la poursuite du vrai était aussi bénie que sa possession » : poursuit-on à d'autre fin que de posséder? Il y avait là un subtil jeu d'optique, un trompe-l'œil. Sincèrement, loyalement, Scherer l'embrassait de toute la vigueur de son esprit. « Il s'y reposait et *s'efforçait* d'en jouir », dit admirablement son biographe.

« Eh quoi! le néant est-il le dernier mot des choses? Amants passionnés de la vérité qui l'avez poursuivie avec tant d'ardeur, artistes qui vous êtes efforcés de saisir l'insaisissable beauté, hommes du monde qui avez cherché le bonheur dans l'éclat et la tendresse : est-ce dans ce soupir que vous vous réunissez à la fin? Et osez-vous bien nous encourager à une lutte qui doit être récompensée d'une si pâle couronne? Et

pourquoi non? S'il y a quelque grandeur dans le roseau qui sent sa faiblesse, n'y en a-t-il aucune dans la vanité qui se comprend? Quelqu'un a-t-il jamais savouré sans une secrète joie l'amertume qu'on éprouve à aller jusqu'au fond des choses? Ne triomphe-t-elle pas en quelque sorte d'elle-même? N'atteint-elle pas à la souveraine réalité : celle de la pensée qui se pense, celle du rêve qui se sait rêve, celle du néant qui cesse de l'être pour se reconnaître et s'affirmer? »

Quelle éloquence incomparable! Et toutefois les subtilités qu'elle masque de son éclat suffisaient-elles toujours à ce lucide esprit, à cette âme sincère? A cette époque, Scherer était épouvanté par instants de son œuvre de destruction. N'était-ce pas en douter que de s'écrier : « Nous avons besoin d'y croire; malheur à nous si nous en doutions! » Cet acte de foi vibrant n'est-il pas du même accent que celui du croyant un moment ébranlé par les objections faites à son dogme

et qui se raffermit en criant au ciel son exorcisme? C'est bien le sceptique absolu que Scherer a voulu peindre, celui qui a passé derrière son propre scepticisme et en a saisi fortement l'intime contradiction. Il ne s'incline pas devant l'Inconnaissable; il nomme, il embrasse orgueilleusement le « néant ». Il l'érige en « souveraine réalité ». Et, néanmoins, ne le surprenons-nous pas mettant un art inconscient à ne pas abaisser complètement la toile de fond du théâtre humain, parce qu'il sait qu'au delà ce serait le vide encore et que tout s'y perdrait? La toile abaissée, il n'y aurait plus de scène; acteurs et spectateurs seraient de purs fantômes errants dans l'espace. Nature haute et fière, il garde involontairement des points d'attache et de repère dans le monde moral. Débris d'absolu, le culte du vrai — ou plus justement le culte de la sincérité, — une conception grave et noble de la vie, pareils à des cippes brisés, restaient debout, par

une exception inexpliquée, sur cette surface balayée d'où ils auraient dû être emportés avec le reste.

Le scepticisme, dans l'esprit de Scherer, avait d'ailleurs une tenue particulière qui lui venait de ses origines.

Le doute supérieur, celui qui se produit dans une âme par l'effort libérateur d'une intelligence puissante jointe à une volonté droite, présente des caractères très différents, selon qu'il succède à la foi catholique ou à la foi protestante. Pour le catholique émancipé, la rupture est presque toujours nette, rapide et complète; elle tourne très vite à l'inimitié, à la malédiction. Pour le protestant, elle se produit par un détachement lent et graduel, qui n'est pas toujours consommé même à la fin d'une longue vie. Le catholicisme est une religion de soumission à la règle et aux puissances : il embrasse et confond tous les croyants dans un grand établissement, où Dieu est représenté par un vicaire

auguste, visible et parlant, qui édicte la loi, et par des agents qui la font observer. Le catholique est un sujet, un serviteur, un pupille. Ses fers ou, si l'on veut, ses freins, sont comme une chaîne qui est rivée si fortement du dehors à un puissant anneau — le principe d'autorité — qu'elle semble ne l'être qu'à celui-là : si cet anneau se descelle, tout le reste a chance d'être entraîné avec lui. Le protestantisme est une religion d'adhésion et de choix ; c'est une alliance directe de chaque homme avec Dieu, jurée sur un livre de vie, où même ceux qui en adorent la lettre cherchent moins une règle qu'un esprit. Si le catholique est un sujet, le protestant est un esclave, mais un esclave volontaire d'un maître qui habite en lui, qu'il a lui-même trouvé ou *créé*, selon les besoins de sa conscience, qui est à la fois son Dieu et la meilleure partie de son âme. La chaîne ici est comme un câble continu dont l'homme s'enlace lui-même et dont chaque tour tient

au corps; coupée en un point, elle se relâche de proche en proche, mais lentement, et l'on peut longtemps se croire et se nommer chrétien après de terribles retranchements.

Rien ne peut donner une sensation plus nette de ce contraste que de comparer ce que nous savons de la libération intellectuelle de Scherer, si tardive et si lente, avec celle d'un autre esprit supérieur, sorti de la foi catholique.

Qu'on lise cet admirable volume, *l'Avenir de la science,* pensé et écrit au lendemain de la rupture, par un homme de vingt-cinq ans. Que l'affranchissement a été rapide — *momento turbinis* — et qu'il est complet! C'est le chant de triomphe de saint Michel, qui a déjà laissé loin derrière lui le dragon terrassé. Ne nous arrêtons pas à quelques euphémismes de pure courtoisie, aux « phrases câlines » dont l'auteur lui-même se confesse sans se trop accuser. L'homme, dans le superbe épanouissement de son intelli-

gence, n'a rien retenu de son passé; il n'a pas de retour à craindre; il ne sent même plus la place de ses fers; il est tout à la science, à l'avenir, au progrès. Jamais croyant n'a offert à la jeunesse de son temps un vin plus réconfortant, un plus puissant cordial que ce prétendu négateur dans ce magnifique acte de foi et d'espérance laïques. Sans doute, il s'attachera à l'étude de cette religion même qu'il a désertée. Mais cette religion l'intéresse seulement par son volume et son poids historique, par l'immense place qu'elle occupe dans le passé, par l'action qu'elle exerce dans le présent; elle le captive par la poésie sublime de la Bible, par les figures que l'artiste entrevoit encore baignées de vapeur, un Jésus de mol ivoire, un sombre Paul de bronze. Elle ne le possède pas par le souvenir de ce qu'il en a reçu, par le bienfait que lui ou les autres en peuvent tirer. Au lendemain de la délivrance, elle n'est déjà plus pour lui qu'un sujet d'étude,

contemplé du dehors, — comme le serait une histoire d'Alexandre le Grand ou de saint François d'Assise, — non une source de force, non plus même un cadre habituel de méditation morale. On s'est plu à dire que M. Renan avait gardé toute sa vie quelque chose du prêtre; je ne sais. Dès le premier jour, il avait tout quitté du chrétien.

Veut-on une autre et notable différence? Le catholicisme est essentiellement une loi; le protestantisme est essentiellement une foi. Presque toujours, chez le protestant, la croyance est une suggestion inconsciente de besoins moraux très profonds et faits pour lui survivre. Trop souvent, chez le catholique, la discipline morale repose en grande partie sur l'autorité et s'accoutume à vivre sur ce crédit emprunté, qui peut un jour lui faire défaut. L'émancipation intellectuelle du catholique le dispose éventuellement et par réaction à un excès d'indulgence, à une sorte de rémission des règles. Tel veut aux autres

la liberté qu'il s'est octroyée tardivement; il leur souhaite les joies ou les divertissements dont il s'est sevré, dont il se sèvrerait encore par noblesse de nature, si, maître de son choix, il recommençait la vie. Il sourit de haut à un peu de licence; volontiers il parapherait la pétition des villageois qui demandent à danser et à se conter fleurette. L'ivrognerie même lui semble à l'occasion respectable : elle ouvre à quelques-uns l'accès de l'idéal.

Non moins sceptique, Scherer ne laissait pas son scepticisme couler sur les hommes en indulgence et détendre théoriquement la règle de vie qu'il avait d'abord conçue étroite et rigide. La foi, en le quittant, n'avait pas effacé ces plis profonds de l'esprit et de la conscience où elle avait eu son habitacle. Elle lui avait laissé des prédilections et des répugnances morales d'une vivacité extrême que, par une naturelle inconséquence, Scherer érigeait en loi et imposait aux autres

comme à lui-même. Nul ne jugeait avec plus de sévérité, non seulement l'égoïsme et l'hypocrisie des hommes, mais leurs simples faiblesses, et cela au moment même où, détruisant les systèmes éthiques les uns par les autres, il ne laissait debout aucune des bases de la morale spéculative. Bien plus, il s'irritait lorsque, considérant les choses de la même hauteur que lui et voyant maintes différences s'atténuer ou s'effacer, on montrait trop de bonne grâce et de hâte à excuser, à oublier, à tendre la main aux défaillants, à diminuer l'écart, non seulement entre le bien et le mal, mais entre le bon et le méchant. Le pyrrhonisme léger, ou qui veut l'être, le détachement mondain, lui étaient odieux. Il ne voulait pas qu'on fût sceptique plus logiquement et, au fond, moins tristement, moins gravement que lui. Le chrétien, le puritain se survivaient dans ce juge austère des actions humaines.

« Rêveur et raisonneur, dit M. Gréard,

dialecticien et mystique, paradoxal et naïf, subtil et puissant, ardent disciple de Hegel et tendre admirateur de Lamartine, Scherer aimait à réduire à néant toutes les argumentations, la sienne comme celle des autres ; il avait des exaltations de satisfaction intellectuelle quand il arrivait à se prouver l'insuffisance des explications communes et à humilier la pensée humaine devant les irréfutables découvertes de la science. Puis, alors qu'il semblait accablé sous les ruines qu'il avait accumulées, tout d'un coup, par un mot, un soupir, un regret, il se redressait et, comme l'oiseau mortellement blessé du poète, qui veut mourir au plus haut des airs, il semblait s'élancer vers ce ciel qu'il avait fermé sur sa tête. Inébranlable dans les conclusions où il s'était fixé, ne sacrifiant rien, ne dissimulant rien du travail implacable de son intelligence, s'il avait brisé sans retour avec les doctrines de sa croyance première, il n'en désavouait ni l'inspiration ni le souvenir. Il

a pu dire qu'il n'avait jamais cherché l'éclat; il ne tenait qu'à sa propre estime. L'énergie de ses convictions n'avait d'égale que la franchise de son désintéressement. »

Je ne sais ce qu'on pourrait ajouter à ce portrait magistral. Scherer en était déjà là, c'est-à-dire au terme de sa transformation spirituelle, lorsqu'il quitta la Suisse et s'établit en France. Il devint un des principaux collaborateurs du journal *le Temps*. Dès cette époque (1861), il traitait des questions politiques, mais il se donna surtout à la critique littéraire et, très vite, il y excella. Il est facile de caractériser ses qualités et ses défauts : son érudition très sûre; sa passion d'exactitude littérale, qui faisait de lui un terrible censeur pour la science facile; son dédain de la virtuosité[1]; son culte pour l'histoire, qui ne l'empêchait pas d'avoir le sens — je

1. C'est Scherer qui a donné cette admirable définition du bon style : avoir quelque chose de personnel et de senti à dire, et le dire simplement et virilement.

ne dis pas le goût — du présent et du prochain avenir; sa curiosité concentrée sur l'homme et appliquée avec prédilection à agiter les grands problèmes moraux et sociaux, à en montrer les antinomies fondamentales, de même qu'il aimait à rendre sensibles les contradictions de notre nature, y voyant une richesse plutôt qu'une faiblesse; l'instantanéité de ses impressions, qui parfois se traduisaient trop vite en jugements et en arrêts et réglaient trop sommairement le compte des hommes et des œuvres; ce je ne sais quoi de naturellement entier qu'adoucissait un besoin acquis de mesure, de largeur et d'harmonie; une certaine raideur dans le style (ou plutôt une certaine maigreur sèche et nerveuse), qui s'alliait à la distinction toujours, souvent à la grâce; sa suprême répulsion pour la littérature licencieuse... Son biographe l'oppose à Sainte-Beuve, dans une page que je me refuse le plaisir de reproduire ici, voulant la laisser dans

son cadre. C'est un morceau exquis et à lire.

Si le scepticisme — comme on se plaît à le dire — ne résistait pas aux épreuves de la vie, celui de Scherer aurait dû succomber sous le poids de ses afflictions publiques et privées. Il en eut plus que sa part virile. Ce qui se produisit, c'est au contraire un apaisement. Cette âme de feu n'eut plus les flammes qui consument, mais seulement celles qui éclairent et attiédissent. Son calme n'était ni de la résignation, ni de la lassitude : ses répulsions morales n'étaient pas moins entières, ses indignations moins vibrantes que par le passé ; il ressentait profondément les douleurs, les dangers, les humiliations de la patrie. Toujours ouvert à ces nobles émotions, il mettait de l'art à écarter celles qui l'auraient assombri sans fruit pour lui-même et pour le pays. Comme au temps de sa jeunesse, Scherer continuait à aimer tout de la vie : la nature et l'homme, la science et l'art,

l'action et la rêverie, Racine et Shakespeare, les anciens et la génération nouvelle; il goûtait la variété des choses; il avait des curiosités infinies, des effusions, des ivresses. Volontiers, il aurait écrit un éloge de la vieillesse, dont le demi-détachement — qui le laissait s'intéresser à tout — lui semblait le secret du bonheur ici-bas. Ses dernières années font penser à un beau jour finissant de novembre, dans ce parc du grand Trianon qu'il disait avoir découvert : je m'en représente les longues avenues classiques, les nobles perspectives, le sol jonché, les pas assourdis, le silence coupé de sons lointains et purs, les grands arbres dépouillés n'ayant conservé que leur plus haute couronne et, çà et là, des bourgeons dont la jeune verdure atteste la richesse de la sève. De molles clartés automnales lui ont doré les choses jusqu'à son départ de ce monde. Il est mort dans la possession de ses facultés, sans que ses amis aient eu la douleur de voir ou même

de pressentir un déclin de cette noble intelligence. Il fallait cette fin sereine à cette existence de luttes et d'orages, pour en faire un exemplaire achevé et doux à contempler d'une vie mâle et pleine, où le cercle entier des vicissitudes spirituelles, où toute la chaîne des grandes cimes morales a été parcourue, pour aboutir à un dernier horizon dont les premiers plans harmonieux et calmes effacent presque les sombres profondeurs.

Les romanciers contemporains entreprennent de nous émouvoir avec des affections, des douleurs et des aspirations qui ne sont que de la sensualité subtilisée, avec des coups de résolution qui ne sont que les lourdes retombées d'une âme inerte et ballottée. Ils trouveront ici, dans la région de l'éthéré et de l'impondérable, des aventures plus tragiques, des passions plus ardentes, des souffrances plus cruelles, des vouloirs plus mâles qu'ils n'en ont jamais tiré de la chair, source de tout leur pathétique.

NOTE

De bons juges, parmi lesquels je rencontre un ami et familier du défunt, ont exprimé le doute que les flammes qui avaient consumé Scherer aient pu ainsi s'éteindre, en quelque sorte de bonne grâce, par le simple et naturel progrès de l'âge. La paix qui s'était faite dans cette âme était-elle bien sincère? Ce dilettantisme, car c'en était un, ne cachait-il pas sous une mince pelletée de terre les racines profondes et blessées d'un sentiment qui ne veut pas mourir? L'insinuation eût été vraie de tout autre homme, mais ne l'était pas de Scherer. Chez lui, l'intelligence était toute-puissante : voilà ce qu'il faut bien entendre; la sensibilité et surtout la volonté, qui n'est qu'une sensibilité abstraite et fixée, se transformaient à ce contact souverain. Les passions pouvaient être fortes, les émotions vives, mais elles n'exerçaient d'action effective qu'à la condition de devenir

intellectuelles; leur vertu et leur efficacité leur venaient de la pensée, présente dans tout leur jeu, mêlée à leurs plus subtiles influences. Scherer était un pur esprit, un moment tombé et trempé dans le monde de la chair et du sang, contre lequel protestait sa nature. Ancien esclave de la foi, il n'avait pas encore épuisé l'allégresse victorieuse qui avait suivi sa libération intellectuelle. Dans un morceau qu'il nous donne pour son testament littéraire et philosophique, il parle de « l'étrange joie du désabusement », qui est l'un des privilèges de son âge. « L'homme vraiment libre, ajoute-t-il, est celui qui a cessé de se payer de mots »; et il a comme un frémissement dans la voix en parlant de cette liberté; il est heureux d'être redevenu son maître : « On se possède et, en se possédant, on domine ce qu'il nous reste de destinée à accomplir ». Ailleurs, il résume ce qu'il doit à l'âge et à l'expérience : « Si l'on me demandait quel est le résultat le plus net de la vie, je crois que je répondrais : la découverte du caractère relatif des choses ». Se sentir affranchi après de si longues tourmentes, ne plus avoir à compter avec la métaphysique, c'est pour lui le sujet, non pas d'une satisfaction d'un moment, mais d'une joie permanente et qui dure. Cette joie est un orgueil. « Le vulgaire se plaît à l'absolu, dit-il, c'est la forme naturelle de la pensée inculte ». Et plus loin, se repré-

sentant les conditions du grand art, il prononce bien sommairement contre le peuple un *odi profanum vulgus* et réserve aux « hommes de goût et de pensée » le sens des œuvres supérieures. Le genre humain « l'amuse », et ce mot, qui semble détonner après toutes les raisons qu'il a trouvées d'être sceptique, détaché, désenchanté de tout, accuse bien l'état d'un esprit qui n'est pas trop attristé par les ruines qu'il a faites.

Mais c'est surtout à propos de la crise actuelle de la morale que Scherer a montré le paradoxe d'une âpreté vibrante dans le combat et d'une tranquillité sereine après la victoire. La base de la morale est l'absolu; que ces substructions métaphysiques fléchissent, il n'y a plus moyen d'appuyer nulle part la notion de bien et de mal. C'est le triomphe du relatif, et ce triomphe ne va pas sans un déracinement de tout ce qu'il y a de plus profond dans la conscience humaine. Scherer a mis le siège devant cette place forte; lentement il en a fait le tour, fermant toutes les issues par des tranchées, pointant ses pièces vers l'endroit le plus vulnérable. Stratégiste consommé, il a mis une sorte d'élégance à démontrer, avant le premier coup tiré, que la place était perdue, qu'aucune résistance, aucune retraite n'était possible, qu'il ne restait qu'à se rendre à merci. L'ingénieur a mis sa gloire à rendre évidente cette victoire sans effusion de sang. Le pathétique est ici dans les

conclusions qui aboutissent à l'irréparable ruine de l'absolu; il n'est pas dans les sentiments de Scherer. Cela se voit surtout à la fin, lorsqu'après avoir achevé sa ligne de circonvallation, il se demande ce qu'il en faut penser et fait le compte de ce qui lui reste. Il a prévu, il contemple d'avance les résultats de l'assaut : tout a péri; les notions dont vivait l'âme humaine se sont effondrées avec leurs supports réputés inébranlables. C'est un de ces terribles instants où un Jouffroy écrit comment les dogmes finissent : on s'abîme dans la stupeur, ou bien l'on pleure de rage et de désespérance, l'on crie sa détresse aux étoiles. Eh bien, à ce moment-là, Scherer se redresse pour répondre à ceux qui l'interrogent. Il se voit au milieu de la solitude qu'il va faire. Devant cette dévastation et cette ruine qu'il a préparées et assurées, il répète froidement que c'est la dialectique de son temps qui aura tout ébranlé, tout renversé; qu'il n'y peut rien, qu'il ne fait que constater la faillite du transcendantalisme et que cette faillite même, qui sait? recèle peut-être les germes d'une nouvelle vie, à laquelle le relatif fournira des appuis suffisants, qu'une génération nourrie d'absolu ne saurait juger à leur valeur. Ainsi, point d'horreur naturelle pour ce qu'il a fait, pour ce qu'il a été forcé de faire; on attend en vain un mot de sympathie en face du deuil moral dont la création a été recouverte, devant l'immense

assombrissement qui s'est fait sur les choses. Scherer signale la possibilité d'un changement dans les habitudes d'esprit de la génération qui nous suivra — pour nos propres habitudes, il n'en est pas question ; — il nous exhorte à nous contenter de cette consolation posthume. Il y a là, avec un peu de mélancolie qui sied à son âge, quelque chose de l'assurance et de la jactance que peut se permettre un homme encore plein de mouvement et d'ardeur, à qui les flots d'une vie exubérante cachent la nudité de l'horizon qu'il s'est fait. Scherer avait toujours gardé la conscience de cette première victoire. Le pied sur son ennemi, enveloppé de la poussière du combat, il avait la liberté de ne pas voir ou de voir moins désolé le chemin qu'il lui restait à parcourir.

Novembre 1890.

LABOULAYE

Laboulaye était un homme de grand savoir, un homme d'esprit et un homme de bien.

Une curiosité universelle, un prodigieux labeur, voilà les deux mots qu'on prononce sans le vouloir, au premier regard jeté sur la bibliographie de ses œuvres, pieusement dressée par M. de Rozière. De 1833, date de sa licence en droit, jusqu'en 1870, année où la politique militante le prend aux lettres et à l'étude, la liste ne comprend pas moins de deux cent trente-six numéros. La diversité des sujets n'est pas moins surprenante que le nombre des écrits. Travaux sur l'histoire du droit, éditions savantes d'anciens textes, tra-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ductions annotées de l'espagnol, de l'anglais et de l'allemand, imitations et transcriptions de légendes et de chants populaires, récits originaux, contes de Noël, satires humoristiques, commentaires étudiés sur des philosophes et des moralistes de tous les temps et de tous les pays, morceaux de critique sur les questions les plus variées, depuis les catalogues de M. Libri jusqu'à l'Immaculée Conception, depuis l'organisation des Facultés de droit jusqu'aux révolutions de Hongrie, nous montrent un esprit que tout attire et que rien ne retient bien longtemps, tant il est avide de reproduire en lui-même tout l'immense et mobile tableau des choses. Universalité dangereuse, et qui aurait nui davantage à Laboulaye, s'il n'avait commencé par vivre sous la stricte discipline des études de droit et dans un long tête-à-tête avec une érudition ingrate. Il garda de ces premières fréquentations un goût de voir juste et de bien savoir, une sévérité de méthode et une sagacité rapide

qui se retrouvent en tenue et en solidité relatives dans maint travail trop tôt quitté pour d'autres.

Laboulaye, d'ailleurs, était comme l'homme qui change souvent d'idée fixe. Il se donnait tout entier à chacune des questions qu'il abordait successivement. Engagé avec un sujet, il ne s'en détournait guère, y ramenait toutes ses lectures et ne le quittait qu'après en avoir pris tout ce qu'il lui appartenait d'en tirer. On n'a pas oublié *Abdallah*, la perle de ses contes, et qui serait un des chefs-d'œuvre du genre sans l'intention morale trop suivie qui attriste un peu l'imagination, un moment maîtresse de l'espace et tout à l'éclat des sables blancs et des riches étoffes. Il paraît qu'avant d'écrire ces pages charmantes, l'auteur avait passé quinze mois enfermé avec des ouvrages sur l'Arabie et ne parlant guère d'autre chose.

L'histoire du droit, qui n'a jamais cessé d'intéresser et d'occuper Laboulaye, a rempli

à elle seule les quinze premières années de sa vie savante. Jusqu'en 1848, toutes ses publications importantes appartiennent à cet ordre de recherches. On sait à quel état de sécheresse et de stérilité étaient alors réduites en France les études juridiques. D'une part, les excès et les mécomptes produits par l'idéologie exaltée du XVIIIe siècle avaient discrédité les spéculations sur le droit naturel. « La France a passé l'âge des théories », disait, dans un rapport célèbre, M. de Salvandy. « Les idées générales, les principes abstraits ont fait leur temps. » Les hautes perspectives philosophiques manquaient donc à la science du droit. D'autre part, les études comparées, si fécondes, étaient rendues impossibles par l'ignorance très générale des langues vivantes. Enfin et surtout, les nombreuses codifications qui avaient marqué le commencement du siècle voilaient derrière la loi l'horizon historique. La codification est un acte tranchant du législateur, qui coupe en

quelque sorte le droit de ses origines, fait profession de liquider en une fois tout le passé et consigne le résultat de l'opération dans un instrument de date certaine, au delà duquel on peut croire superflu de remonter. Ainsi privé des vues profondes que l'histoire, la philosophie, la comparaison avec d'autres législations vivantes ouvrent devant le jurisconsulte, l'enseignement se réduisait à la commentation d'un texte. Une exposition exégétique sans chaleur avait prévalu dans les Facultés, et le froid de cette méthode avait gagné jusqu'à la science elle-même.

Éclairé par l'exemple de l'Allemagne, Laboulaye entreprit de restaurer en France l'étude historique et comparée du droit. Ses trois essais sur l'histoire du droit de propriété en Occident, la condition des femmes et les lois criminelles des Romains, le classèrent au premier rang des jurisconsultes français et lui ouvrirent les portes de l'Institut en 1845. Il est dans la destinée des travaux de cet

ordre de céder sans bruit leur substance à des œuvres plus exactes et plus complètes, qui les font oublier. Les trois essais de Laboulaye méritent de se survivre à un autre titre. Ils marquent dans l'histoire de la science française l'un des plus mémorables efforts faits pour rendre aux études juridiques le large horizon qu'elles n'avaient plus. Laboulaye a porté au droit de manuel un coup aussi sensible que M. Cousin à la philosophie de cahier. Il n'est que juste de lui reporter en partie l'honneur de toutes les savantes recherches qui ont suivi, et qui continuent en se multipliant. C'est lui qui a ouvert la voie. La Société de législation comparée en témoigna comme il convenait, en faisant de Laboulaye son premier président.

Il importe de noter ici la théorie « subtile, engageante et hardie » qui possédait alors l'esprit de Laboulaye. De son commerce avec la science allemande, il avait reçu une impression profonde qui remonte en émotion et se

répand en éloquence dans sa belle notice sur Savigny. C'était l'époque où l'école historique, relevée par ce jurisconsulte éminent, l'emportait décidément sur l'école abstraite de Thibaut. Savigny estimait qu'on ne peut que par une fiction vaine et forcée isoler le présent du passé et l'individu éphémère de l'État permanent. Il dénonçait comme coupables d' « égoïsme historique » les vivants qui répudient la tradition des morts, écoutent leur prétendue raison, et se flattent de régler la société à nouveau comme pour eux seuls. « L'étoffe du droit est formée par le passé tout entier de la nation. » Les institutions d'un peuple croissent avec lui; elles se modèlent par transitions insensibles, sur le fond lentement variable de ses idées, de ses sentiments et de ses besoins. En apparence, le législateur crée arbitrairement le droit; en réalité, le droit s'engendre tout seul : le législateur ne fait que le recevoir et le contresigner. Il ne doit pas le devancer, mais le suivre. Il troublerait le

cours naturel du progrès en précipitant le mouvement vers un mieux entrevu; il l'entraverait, s'il donnait à ce mieux une forme trop arrêtée, qui deviendrait elle-même un obstacle aux progrès ultérieurs. C'est — on le voit — l'anathème lancé contre la codification. Tout développement sain et normal du droit doit se faire par voie prétorienne.

La parenté de ces idées avec celles de Joseph de Maistre n'avait pas échappé à la sagacité de Laboulaye. N'est-il pas singulier que cette doctrine, qui ne fait état que de l'être collectif, refuse de connaître l'individu, impose silence à la raison raisonnante et n'accepte le progrès que des mains de la coutume, ait été embrassée avec chaleur, et sous quelques réserves à peine, par l'homme dont plus tard tout l'effort devait tendre à rétrécir et à discréditer la notion de l'État, à revendiquer les droits de l'originalité individuelle, et qui s'est fait à la fin l'éditeur d'un plan général de réforme?

La contradiction est moins profonde qu'on ne pourrait le croire. Il y a en tout homme un instinct esthétique qui est la source la plus reculée de sa manière personnelle de penser. L'idée qu'on se fait du vrai dépend de celle qu'on se fait du beau. Ce qu'on croit procède de ce qu'on aime. Laboulaye aimait la vie : ce mot dit tout. La vie, c'est-à-dire l'individualité, l'originalité, la spontanéité, c'est-à-dire encore la croissance robuste et le plein épanouissement, c'est-à-dire encore la liberté, condition de toute expansion vigoureuse. Par la même raison, l'artificiel, le convenu, l'émondé lui répugnaient; la règle littérale, mortelle aux différences naturelles, et la routine, mortelle aux nouveautés, lui causaient une souffrance. C'est l'individualité vivante d'une nation, engendrant en quelque sorte son droit par le mouvement de sa croissance et se refusant à des lois imposées du dehors, qui avait séduit Laboulaye dans la doctrine de Savigny. Substituez l'homme à la nation :

moyennant ce simple changement dans les termes, vous avez la seconde doctrine de Laboulaye, qui n'est pas autre, au fond, que la première, — toutes deux dérivées de ce même amour de tout ce qui vit et se meut librement.

Il fut un moment comme amoureux de ces belles études qui venaient de se révéler à lui. Il lui a échappé de dire qu'une formule de Marculf est plus vivante et en dit plus sur une société que la plus abondante des chroniques. Puisse cette phrase échapper à M. Taine et n'être lue que de M. Fustel de Coulanges! Propos de lune de miel juridique, d'ailleurs, et qu'il se chargea bientôt de démentir par ses recherches passionnées sur les mythes de race, les légendes locales, les chants guerriers ou élégiaques des Serbes et des Albanais. Il admirait là l'expression chaude et sincère d'un génie ethnique naturel; ce goût pour la littérature primitive et populaire ne s'est jamais refroidi, et se

retrouve jusque dans ses *Contes bleus* et ses contes de fées, dont plusieurs sont des transcriptions et des adaptations de légendes.

En 1848, Laboulaye, entraîné par l'intérêt des grands événements d'alors, publie des considérations sur la constitution républicaine. Nommé en 1849 professeur au Collège de France, il monte en chaire le 5 mai de la même année. En 1852, il écrit son premier article pour les *Débats*. Le publiciste politique, le professeur, le critique et le romancier entrent en scène en même temps ; le juriste et l'érudit s'effacent sans disparaître.

Le critique était un croyant : on se rappelle ses belles études sur Channing, sur Bunsen, sur la liberté religieuse ; ce sont des pages qui vivront. Il y encadrait son rationalisme dans un christianisme assoupli, mobile et progressif. La religion naturelle n'est que du bois sec ; Laboulaye sentait la nécessité de la greffer sur le tronc vivant de la tradition évangélique, de faire affluer

dans les vaisseaux aplatis du déisme la sève de ces vieilles et plongeantes racines. Ses mérites n'étaient pas ceux du psychologue; il n'y prétendait pas. On a relevé durement une phrase où il regrette de n'avoir pas « la jeunesse et la foi » de Benjamin Constant. Un Benjamin jeune et croyant! C'était plus qu'il ne fallait pour faire bondir Sainte-Beuve. C'est que Laboulaye ne s'attardait pas à l'homme : il allait aux idées, il excellait à les discerner, à les dégager, à les grouper; il a donné de véritables modèles de ces analyses rationnelles. En cela, il se rattachait au XVIIIe siècle. Il procédait aussi de cette grande époque pour la trame générale du style. Il en avait la phrase liquide, correcte, précise, accélérée. La pensée sortait toujours claire; il n'avait besoin pour la rendre ni du néologisme ni de la métaphore. Il a des pages de sincère émotion et de grand effet; il en a de fines et d'attrayantes. Tout homme sensible au charme d'écrire goûtera son mor-

ceau sur le plaisir qu'il éprouve à s'enfermer dans sa bibliothèque, près du rayon des contes de fées, et à oublier là, en compagnie des enfants, les hommes de son temps et de tous les temps. C'est dans la manière de Sacy, d'un Sacy légèrement romantique et qui a passé par l'Allemagne.

Dans ses œuvres d'imagination légère, il se montrait narrateur aisé et spirituel. Il donnait tous les ans dans les *Débats*, à Noël ou au 1er janvier, des contes très goûtés du public. L'esprit en était français, l'humour exotique, et cela faisait un mélange singulier qui n'était pas sans saveur. Plusieurs de ses nouvelles sont aussi charmantes que touchantes; fond et forme, tout en est pur, et l'on est un peu surpris et comme humilié de se trouver si sensible à ces philtres innocents, si captivé par ces œuvres saines où manquent les condiments excitants et toxiques de notre littérature contemporaine.

Le recueil posthume édité par les soins de M. Dareste : *Trente ans d'enseignement au Collège de France*, rappelle à ceux qui avaient pu les oublier ou les méconnaître l'énorme travail accompli par Laboulaye dans sa chaire et les services qu'il n'a pas cessé de rendre à la législation comparée. Au temps de ses plus grand succès, obtenus en des sujets plus accessibles, il gardait une place pour les parties les plus austères et les plus ingrates de cette science. Le public n'a guère mémoire que des leçons qui ont été plus tard rédigées et publiées : le remarquable tableau de l'administration et de la législation françaises sous Louis XVI, l'histoire de la constitution des États-Unis. On ne se souvient pas des cours consacrés soit à la philosophie du droit, à l'histoire des origines du droit romain, que Laboulaye rajeunissait par de larges emprunts à l'ethnologie, à la philologie et aux mythes, soit à des sujets aussi anciens que la politique d'Aristote, aussi compliqués

que l'analyse de la loi salique, aussi spéciaux que le droit criminel anglais.

Le succès éclatant du livre où Laboulaye a résumé ses leçons sur la constitution des États-Unis est bien fait pour nous donner à penser. Ce sont les défauts de cet ouvrage qui l'ont fait réussir. Laboulaye a apporté dans l'étude de cette constitution l'esprit qui avait animé Fénelon dans la conception de sa merveilleuse Salente. La seule différence est que sa Salente à lui a un modèle réel, mais elle est destinée comme l'autre à faire ressortir, par le contraste d'institutions exemplaires, les vices et les lacunes de nos propres institutions. Laboulaye ne se sépare donc pas de la France, il l'emporte partout où il va, il emporte du moins le besoin d'y revenir sans cesse, d'y reprendre pied par des comparaisons; il ne s'est point fait Américain, comme il l'aurait dû, pour parler de la constitution des États-Unis; il n'a pas su se créer l'alibi prolongé qui est la marque du

véritable historien : aussi n'entend-il pas le vrai sens ou, si l'on veut, le sens profond de la constitution américaine. Pour la bien comprendre, il faudrait pendant un temps ne voir qu'elle : le vrai commentaire de chaque article est dans les autres articles qui forment avec lui un ensemble vivant; il n'est pas dans des comparaisons qui vous détachent chaque fois de l'œuvre imparfaitement étudiée et accusent avec exagération des oppositions sans grande importance. On s'explique aisément d'après cela les erreurs où est tombé Laboulaye. Par exemple, tout le temps qu'il a affaire à la constitution fédérale, il a l'air de la considérer comme si elle était la seule constitution des États-Unis : il la compare à nos constitutions unitaires comme si elle en était une; il ne paraît pas se souvenir qu'à côté d'elle, les constitutions des États règlent tout le droit civil, tout le droit criminel, la plus grande partie du droit commercial et du droit administratif, en

sorte qu'un Américain pourrait très bien passer toute sa vie sans avoir à s'adresser à d'autres autorités, d'autres cours de justice, d'autres lois qu'à celles de son État, et que ces constitutions de second ordre sont bien plus directement comparables aux chartes et constitutions de l'Europe que ne l'est la constitution des États-Unis, toute composée d'exceptions et de dérogations. A cette erreur, qui est capitale, j'en pourrais ajouter bien d'autres. Laboulaye n'a pas aperçu les caractères anti-démocratiques de la constitution; il n'a point démêlé l'importance que le Sénat a longtemps attribuée à son rôle exécutif; il n'a point remarqué que, grâce aux règlements du congrès, la discussion est moins libre et moins étendue dans la Chambre des Représentants qu'elle ne l'était dans le Corps législatif de l'Empire, et que c'est le Sénat qui a la haute main sur le budget, bien que la constitution fasse profession de donner une sorte de primauté ou de prépon-

pondérance financière à l'autre Chambre.

Mais je crois inutile de poursuivre ici la tâche trop facile de mettre Laboulaye en contradiction avec des faits évidents. Il ne faut pas oublier qu'il était un initiateur, qu'il avait à gagner la faveur publique pour ces études de législation comparée dont il donnait le premier modèle, et qu'il ne pouvait la gagner que par de fréquents rapprochements avec les institutions françaises ; un sourd pressentiment l'avertissait qu'il ne serait pas lu s'il ne multipliait pas les occasions où le public français retrouverait les lois et les procédés de son pays. Ainsi tout concourait à lui ôter les moyens et le goût d'une étude approfondie, d'une de ces études où le chercheur brûle ses vaisseaux pour écarter toute pensée de retour, et demeure seul dans un contact prolongé avec le sujet de son analyse.

Il paraît que Laboulaye avait commencé par ne pas réussir auprès de ses auditeurs.

Cette indifférence ne dura guère. Les hommes de notre génération se le rappellent dans sa chaire pendant les dernières années de l'Empire. On revoit cette physionomie calme et fine, ce large front veiné où errait une mèche détachée de ses cheveux un peu longs, ces lèvres où la bonne grâce était chez elle, où l'ironie passait, triste parfois, jamais amère. La salle était comble. Une jeunesse aux yeux brillants s'y pressait, prompte à saisir et à souligner par des bravos la moindre allusion aux choses du jour, suivant de l'œil les flèches qu'il lançait de temps à autre par la fenêtre, curieuse du mot de la fin, moins attentive au corps toujours solide et substantiel de la leçon.

Succès de mauvais aloi, puérile revanche, si l'on veut. Disons mieux : excusable faiblesse, faute heureuse, s'il y a faute. Il est dans la force des choses que lorsque la tribune a été rasée sur le forum, il s'en relève une ailleurs. La chaire recueille malgré elle quel-

ques échos de l'éloquence bannie. Cette ironie discrète, ces insinuations piquantes, ces ricochets imprévus ont été un puissant réconfort pour toute une génération qui se sentait près de désespérer. On sortait de là vengé, animé, confiant. Les articles de Prévost-Paradol et le cours de Laboulaye : deux foyers où, dans un pétillement et parmi les étincelles, se rallumait, se réchauffait la passion de la liberté politique !

Ce que le professeur se permettait par occasion et par exception, le publiciste le faisait avec suite, par choix et par devoir. Les brochures politiques de Laboulaye sont, des œuvres sorties de sa main, celles qui ont exercé l'action la plus opportune, la plus efficace, la plus salutaire. On peut relire encore avec fruit ces considérations sur la Constitution de 1848, où toutes les causes de fragilité de cette construction ruineuse, les points où se produiront les fissures et les fractures, le sens dans lequel se fera l'écrou-

lement, sont prévus et indiqués avec une admirable finesse de bon sens.

Deux théories remplissent ses écrits politiques postérieurs : l'une a été amplement exposée dans *le Parti libéral*, l'autre condensée dans *l'État et ses limites*, toutes les deux mises en action dans *Paris en Amérique*. Que chaque citoyen soit libre de se déplacer, de fabriquer, de vendre, d'ouvrir une école et d'y enseigner, de fonder un journal et d'y publier sa pensée, de s'associer à d'autres citoyens pour prier selon sa croyance ou pour toute autre fin non destructive de l'ordre public : voilà la première théorie. On en saisit la parenté avec ce besoin de large respiration, en quelque sorte, et d'expansion illimitée que Laboulaye portait en lui. Il a défendu cette thèse avec une abondance de ressources, une variété d'arguments, une souplesse de tours vraiment remarquables. Ce sera l'honneur de sa vie d'avoir constamment tenu haut et fait miroiter cette grande

lumière. Plus contestable en un sens était la seconde théorie. C'est, en substance, celle de G. de Humboldt, de Tocqueville, de Bastiat. M. Taine vient de la reprendre après Spencer et de l'exposer magistralement. L'individu n'est pas fait pour la société ; c'est la société qui est faite pour lui et par lui. Maintenir l'intégrité, assurer la mobilité et la vigueur de la molécule humaine, voilà, en dernière analyse, le but de toute union entre les hommes. L'État n'a pas d'autre fin, il n'a pas de fin qui lui soit propre. La protection du corps social contre les ennemis du dehors, et, au dedans, la police, la justice, le maintien du « fair play » entre forts et faibles, sa compétence ne s'étend pas plus loin. Tout le reste doit être laissé à l'individu. Laboulaye réclamait quelques tempéraments discrets à cette théorie, mais il l'acceptait en principe.

Ne croit-on pas entendre ce Savigny qu'il avait tant admiré lui répondre : « Si l'étoffe du droit est faite du passé tout entier de la

nation, ne faut-il pas, surtout en France, plus d'art et de façons pour obtenir des renoncements de la part de l'État, et la proposition d'une retraite sur toute la ligne peut-elle être faite sérieusement à un pouvoir qui n'a pas cessé d'étendre ses prises depuis des siècles? Est-ce d'ailleurs impunément qu'on peut lui soustraire tout ce qui fait la matière du progrès, religion, éducation, sciences et arts, industrie et commerce, et le restreindre aux services directement improductifs par lesquels il protège l'individu, seul actif et créateur? N'est-ce pas éliminer de l'idée de l'État tout principe de vif intérêt, tout élément mystique, et par là les éliminer aussi de l'idée de patrie? Celle-ci ne sera-t-elle pas atteinte par l'amoindrissement de son organe historique, par l'abaissement de son symbole le plus en vue? Et le jour où la plus haute recommandation d'une organisation sociale serait qu'elle garantit la sécurité d'un chacun et ne gêne la liberté de personne, le patriotisme ne serait-

il pas bien près de trouver son expression exacte dans la formule : *Ubi bene, ibi patria?* Enfin ne risque-t-on pas d'obscurcir la notion de bien public, de bien commun à tous, si l'on découronne la figure centrale de l'État, la seule où prenne corps et s'idéalise cette notion capitale, pour laisser retomber l'individu sur des fins spéciales ou partielles de son choix, honorables prolongements de son égoïsme? Parmi les qualités qui ont fait, dans le passé, plus d'une race forte et redoutable, le penseur compte la fidélité aux traditions et aux mœurs nationales, l'effort sur soi-même et sur sa propre raison pour rester, le plus longtemps possible, en communion avec les croyances et les institutions de ses ancêtres. Bien affaibli serait le lien d'une société où l'individualisme triomphant aurait rendu impossible la prosopopée du Criton en l'honneur des lois qui frappent éventuellement le juste ou le sage, après l'avoir nourri et protégé. »

Ne prolongeons pas ces restrictions d'école et ces objections de cabinet, qui fort heureusement n'ont pas arrêté le sûr instinct du publiciste. Le publiciste n'est pas un philosophe. Il ne doit pas considérer la vérité seulement au point d'où elle part. Il a charge de la conduire où il importe de la faire arriver. C'est pourquoi il doit tenir compte surtout de la valeur d'opposition ou d'opportunité d'une doctrine, n'en retenir que les lignes générales qui sont seules vues à distance, et ne pas s'attarder aux nuances qui de loin brouillent les images. La France a dû à Laboulaye, et à quelques autres hommes généreux, que le dépôt de la doctrine libérale et individualiste lui ait été conservé pour de meilleurs jours. Ils ont contribué à rendre inévitable, par le mouvement même de l'opinion, l'évolution libérale de la fin de l'Empire, et à préparer les éléments de la grande et patriotique Assemblée de 1871. On sait le rôle qu'y a joué Laboulaye. La vie parlementaire, qui s'ouvrit

alors pour lui tardivement, lui réservait, pour prix de réels services, plus de mécomptes et d'amertumes qu'il n'en avait éprouvé avant d'y entrer. Il les supporta noblement. On se rappelle ses discours toujours si élevés, si sensés, souvent si à point : ceux où il défendit la liberté de l'enseignement supérieur, qui nous est restée ; — celui d'où est sortie la République, qui a été votée sur l'amendement d'un autre ; — ceux où il combattit en vain la nouvelle organisation du Conseil supérieur et s'opposa à l'article 7. Il était de mode alors dans un certain parti — il l'est encore bien plus aujourd'hui — de bafouer comme des chimères les idées auxquelles Laboulaye avait voué sa vie. Ce qu'on appelait sa foi mystique dans les vertus de la liberté, son optimisme libéral ont été persiflés par des hommes soi-disant plus avisés et qui croyaient être par là plus dans le ton de ce siècle. Nous avons connu ces railleurs, optimistes à leur manière, gens à digestion chaude et facile, qui veulent

le pouvoir pour y dépenser leurs esprits animaux surnourris, pour « écraser l'infâme » au nom des lois et en dépit des lois, admirateurs secrets de la Constitution de 1852, qui estiment que l'arbitraire est l'essence de l'autorité, à qui un coup de force ne coûterait pas plus qu'un éclat de voix, et qui lancent leurs actes de gouvernants comme ils lâchent, dans l'abandon de l'après-souper, un mot dont la portée échappe à leur bonne humeur sanguine et replète. Laboulaye n'était pas de cette race d'hommes. Il est mort en butte à leurs sarcasmes, attristé, impuissant, méconnu, mais toujours indulgent et serviable, et laissant le souvenir d'une noble vie que ces outrages n'atteignent pas. Il est honorable d'être appelé le docteur Pangloss de la liberté par ceux qui ne sont que les Maîtres Blasius de la démocratie.

Mars 1889.

TABLE DES MATIÈRES

Préface I
TAINE 1
SCHERER 51
LABOULAYE 99

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1065-1900.

81

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001861789b
CT 1012 .B64 1901
BOUTMY, EMILE GASTON.
TAINE, SCHERER, LABOUL

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 05 02 02 0